

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

LES CANADIENS DE L'OUEST

VITAL GUERIN

St. Paul, capitale de l'état du Minnesota, occupe l'un des sites comparables aux plus belles scènes des bords du Mississipi. Le fleuve géant baigne le plateau élevé où sont groupés ses myriades de maisons, d'institutions publiques et ses nombreux clochers étincelants au soleil. Derrière la ville se dressent des hauteurs d'où se déroule un magnifique panorama aux yeux du spectateur. A quelques milles plus haut, on entend les roulements solennels des chutes de St. Anthony, et on voit le Père des Eaux serpentant au loin la vaste prairie.

Le touriste en visitant la ville ne tarde pas à remarquer que, malgré son développement, elle a dû passer rapidement du berceau à l'état voisin de la maturité. Elle porte encore toutes les traces d'un enfantement prématuré. Les bandes de Dakotas et Winnebagoes, tout tatoués, bariolés, ornés de plumages, et portant les accoutrements les plus bizarres, que l'étranger croise constamment, lui démontrent que le jour n'est pas éloigné, où la civilisation envahissante a semé l'activité sur ce domaine, dont les peaux rouges étaient jusque là les possesseurs. De fait, il y a trente ans encore, ils dressaient seuls leurs wigwams sur cette partie de la rive est du Mississipi et à peine si quelque hardi chasseur venait y allumer le feu du bivouac

Mais depuis quelle transformation prodigieuse dans cette solitude ! Le désert a fait place à la civilisation, les émigrants de toutes origines sont venus y confondre leurs langues comme leurs habitudes diverses ; un même esprit d'initiative a animé cette société hybride et un historien, pour donner une idée de l'accroissement rapide de la ville, a cru devoir rappeler ses souvenirs mythologiques, en disant qu'elle avait surgi armée de pied en cap comme Minerve du cerveau de Jupiter. Au cri sauvage des enfants du désert qui erraient dans la forêt, a succédé le bourdonnement des travailleurs, dont s'emplit la jeune et grande ville de l'ouest, marchant d'un pas rapide vers un brillant avenir.

St. Paul a eu la même bonne fortune qu'Ottawa en ce pays. Choisie comme la capitale de Minnesota, lorsque la ville n'était pas encore formée, elle a vu de suite rayonner autour d'elle un mouvement commercial considérable, imprimé surtout par le fait qu'elle réunissait les sommités de la politique et de l'industrie dans son centre. Son site était exceptionnellement favorable, le sol et les bois des alentours étaient superbes, de nombreuses rivières arrosaient l'immense région encore inexploitée du nord et étaient autant de débouchés naturels pour son commerce. Aussi ses hommes d'affaires ont su utiliser la position remarquablement avantageuse de la ville et St. Paul, qu'ils ont fait progresser à pas de géants, est loin d'avoir atteint l'agrandissement auquel elle est destinée. Ils attendent anxieusement que le gouvernement canadien fasse exécuter le chemin de fer du Pacifique pour relier cette voie importante par une branche de chemin de fer, où sera transportée une bonne partie de l'immense trafic américain, qui devra s'écouler dans les pays de l'orient par la route canadienne ; car nos voisins reconnaissent que ses rivales au sud ne sauraient lutter avec elle tant par le bon marché que par la réduction des distances. Or, on sait que la construction de cette grande route intercontinentale est arrêtée, et les habitants de St. Paul sont en conséquence dans la jubilation.

Dans cette ville, comme dans tout le Minnesota, ce sont les canadiens, qui ont les premiers exploité ses forêts et ses rivières giboyeuses, arrosé le sol de leurs sueurs ou fondé des cités et villages. Parmi ces pionniers, il en est plusieurs dont il ne serait pas sans intérêt de raviver le souvenir et noter ce qu'ils ont fait pour l'avancement et la civilisation de cette belle région de l'ouest. Disons aujourd'hui ce que fut Vital Guérin, le fondateur de St. Paul, dont la mort a été annoncée, il y a quelques mois, dans un modeste entre-filets, qui a fait le tour de la presse canadienne.

I

Vital Guérin est né à St. Rémi, le 17 juillet 1812. Son père était un voyageur et le fils suivit sa carrière ardue et aventureuse. En 1832, Guérin était au service de Guillaume Franchère, agent d'une importante compagnie de fourrures américaine, et dont les courses hardies ont été si bien racontées dans un intéressant récit de voyage qui a été publié. Il s'était engagé pour trois ans et il devait conduire une barge chargée de marchandises de Montréal à Mendota, dans le Minnesota. Les bateaux laissèrent Montréal, le 5 mai, ayant 134 hommes à leur bord, mais comme la vapeur n'était pas encore utilisée, il fallut mettre de longs jours pour franchir cette distance à force de rames ou avec le secours des blanches voiles que gonflait le vent. Tout le jour, les voyageurs se rendaient utiles à la manœuvre et leurs soirées s'écoulaient à causer des exploits et aventures de chacun dans les *pays d'en haut*, ou à remplir les échos du soir de toutes ces chansons pleines de joyeuseté, si agréables à entendre au coin du foyer, et que LaRue et Gaguon ont eu l'heureuse idée de recueillir et annoter. Ils n'arrivèrent à destination qu'après plusieurs mois et les forêts du Minnesota commençaient à se revêtir de blancs frimas cristallisés, lorsque les bateaux atteignirent Mendota.

Guérin demeura trois ans au service de la compagnie de fourrures; en 1835, son engagement était terminé, mais il le continua par intervalles durant les trois autres années et il fut aussi employé par Jean Baptiste Faribault, l'un des plus hardis pionniers du Minnesota et dont la vie accidentée a été fort bien retracée par l'abbé Casgrain.

En 1839, un traité passé avec les indiens ouvrait à la colonisation une vaste région à l'ouest du Mississipi et Guérin crut devoir acquérir, durant le mois d'octobre de cette année, une propriété considérable qu'un nommé Michel Phelan avait abandonnée, et qui couvrait la plus grande partie de cette section de St. Paul, formant aujourd'hui les second et troisième quartiers de la ville.

Phelan avait été d'abord en garnison comme soldat au Fort Snelling et il avait obtenu son congé en 1838. Avec un autre vieux militaire appelé Hays, il s'était établi dans l'endroit susmentionné et logeait dans une pauvre cabane. On savait que Hays avait en sa possession plusieurs années de sa solde militaire sous forme de nombreuses monnaies d'or et, un jour, en septembre 1839, on trouva

son corps flottant sur la rivière et portant des marques de violence. Phelan, son associé, fut arrêté comme l'auteur probable de ce meurtre. Il fut condamné par M. Henry Hastings Sibley, ¹ alors juge de paix du comté de Crawford, et confiné durant quelques mois dans la prison de la Prairie du Chien, en attendant son procès.

Cette prison, construite en bois, était tellement éloignée du village qu'un prisonnier pouvait pratiquer une ouverture en plein midi et prendre la clé des champs, sans qu'il eût à craindre quelque limier de police, à ses trousses, ainsi que cela arriverait aujourd'hui. On dit même que le géolier barrait la porte avec une carotte bouillie..... Les criminels étaient mis au violon durant la nuit; mais comme il n'y avait aucun boulet ou autre instrument pour les retenir, leur place était souvent vide le lendemain. Ils savaient le sort qui les attendait en restant claquemurés dans la prison et ils s'efforçaient de s'y soustraire par une prompte escapade. La surveillance était probablement un peu plus sévère lorsque Phelan fut incarcéré, car il fut élargi le printemps suivant, vu que l'éloignement et les dépenses élevées ne permettaient pas aux témoins de venir comparaître contre lui. C'était l'heureux temps pour les criminels, où l'administration de la justice était tellement relâchée, qu'ils avaient presque carte blanche. Durant l'intervalle, Guérin s'était rendu maître de sa propriété alors inoccupée. Il éleva une cabane informe, qui a été remplacée par un magnifique pâté de maisons appelé Ingersoll's Block; elle existait encore lorsque ces superbes bâtisses furent érigées.

Phelan revint au printemps de 1840 et fut fort surpris de voir Guérin établi sur sa propriété. Il lui ordonna de déguerpir, mais Guérin refusa d'obéir à son intimation. Phelan l'avertit que s'il ne laissait pas la place dans les trois jours suivants, il irait le jeter en bas de la côte. Phelan était un gaillard d'une charpente osseuse et athlétique, avec un air fort déterminé, tandis que Guérin était moins solidement bâti, et il n'y a pas de doute que la force musculaire de son rival lui aurait permis de mettre sa menace à exécution.

Guérin n'était pas homme à se laisser vaincre sans résistance, et il avisa aux moyens de battre en brèche son redoutable opposant. Il informa quelques voyageurs amis, de Mendota, de sa position critique et deux ou trois accoururent à sa rescousse. Lorsque Phelan se rendit sur les lieux pour effectuer brutalement ses injonctions, ils lui dirent carrément que si jamais il molestait Guérin, ils lui infligeraient une certaine dose de la loi sommaire du lynch. Phelan

¹ M. Sibley après s'être longtemps occupé de la traite des pelleteries fut élu au Congrès en 1848-49 et il occupa cette charge durant plusieurs années. Il a été ensuite nommé gouverneur de l'état du Minnesota.

savait que ces derniers étaient hommes à ne pas reculer devant l'exécution de pareilles représailles, et il crut prudent de battre en retraite et d'abandonner ce mode primitif de procéder. Il intenta une action contre Guérin devant le Major Joseph R. Brown, alors établi à l'île Gray Cloud, et cumulant les fonctions de traitant et de juge de paix; il avait reçu sa commission de magistrat du gouverneur du Wisconsin.

Le major Brown¹ était excentrique et il donnait souvent une fort étrange solution aux différends qui lui étaient soumis. Un jour, des réclamations à propos de propriétés de terrain furent déférées à son tribunal. C'était un cas apparemment épineux et le statut ne donnait aucun pouvoir à un juge de paix pour régler la contestation. Le major ne voulait pas rabaisser la dignité de sa charge en déclarant ce défaut de juridiction et il résolut le problème en décidant que le premier qui arriverait sur les lieux après une course en règle aurait le droit de propriété. Les plaideurs se prêtèrent volontiers à cette décision d'un genre tout nouveau et une course à pied de 8 à 9 milles eut lieu entre eux. Leclair, agile comme un cerf, arriva hors d'haleine à destination avant son compétiteur, qui n'avait pas le jarret aussi souple. Ce malheureux rival était un nommé Pierre Parent.

Brown donna une solution plus rationnelle à la difficulté qui lui fut soumise par Phelan. Il décida que les droits de Phelan étaient périmés, vu qu'il avait abandonné sa propriété durant plus de six mois. Phelan, ayant épuisé tous les moyens à prendre pour établir victorieusement ses prétentions, abandonna la partie, de guerre lasse, et il alla habiter les bords du lac, qui porte aujourd'hui son nom.

¹ Le major Brown, l'un des pionniers du Minnesota, a précédé Vital Guérin de quelques jours dans la tombe. Il est mort à New York, le 9 novembre 1870. Il était né dans l'état de la Pennsylvanie en 1803 ou 1804. Il se rendit dans l'ouest en 1819 comme formant partie d'un régiment américain stationnant au Fort Snelling. Il s'engagea ensuite dans le commerce des fourrures et faillit être tué par les sauvages, auxquels il n'échappa qu'avec grande peine. Plus tard, il fut blessé par un Sioux au Lac Traverse. Il fonda à Dakota un journal, qui ne réussit pas et s'établit à l'île Gray Cloud.

Après l'organisation du territoire du Minnesota, il prit une part active à la politique et fut élu comme député de la chambre locale. Il rédigea le *Pioneer* de St. Paul durant un an ou plus avec beaucoup de talent, puis le *Democrat*, qui se fusionna ensuite avec le *Pioneer*. Il fut subséquemment nommé agent du gouvernement américain parmi les Indiens et fit de grands efforts pour améliorer la condition des tribus sauvages, prétendant avec raison qu'elles étaient victimes d'une politique injuste de la part des autorités fédérales. Le nom du major J. R. Brown est bien connu dans le Minnesota et ne sera pas de longtemps oublié.

II

Guérin devint donc le paisible possesseur de ce domaine, mais il trouva le séjour bien ennuyeux dans ce désert, où il était aussi solitaire que Robinson Crusoë dans son île. Voulant s'assurer la compagnie d'un nouveau Vendredi, il donna la moitié de sa propriété, environ 80 acres, à Pierre Gervais, à la condition qu'il bâtirait une cabane près de lui et y demeurerait. Gervais acquiesça à la proposition, mais mécontent de son sort, il vendit sa propriété à un nommé Campbell pour \$50.00, et ce dernier la transféra à Wm. Hartsham pour \$300. Elle a acquis maintenant l'énorme valeur d'un million de piastres. Bientôt après, on offrit \$1000 à Guérin pour sa propriété, mais il refusa obstinément de la vendre, bien qu'on le qualifiât d'insensé en refusant une pareille chance !

Guérin, qui n'avait pu réussir à empêcher Gervais de désertier sa solitude, crut ne pouvoir faire mieux pour charmer ses ennuis que d'unir son sort à une aimable compagne, originaire de la Rivière Rouge et, en janvier 1841, il épousa au Fort Snelling M^{lle} Adèle Perry. La vie domestique se présentait pour le jeune couple sous des couleurs rien moins que roses. Car, dans la grossière demeure de Guérin, le mobilier était aussi rare que les colons à St. Paul ; il n'y avait ni poêle, ni table, ni instruments de cuisine à proprement parler, ni lit, car tout ce qui pouvait porter ce nom était une couchette remplie de foin et munie de quelques couvertes. On ne pouvait se procurer les articles les plus nécessaires qu'en allant à une grande distance, à la Prairie du Chien ou à St. Louis. On voit combien la vie de pionnier présentait dans cette région d'épreuves et d'insurmontables difficultés.

En 1841, Guérin clôtura ses terrains qui s'étendaient en arrière jusqu'à la Sixième Rue et il les laboura au moyen de bœufs provenant de la Rivière Rouge. C'est lui qui a le premier déchiré avec la charrue le sol vierge de St. Paul. Il cultiva un beau jardin et durant plusieurs années ses semences lui rapportèrent de bonnes moissons. Une partie du terrain n'était alors qu'un marais, qui est aujourd'hui parfaitement asséché, et est l'un des plus beaux endroits de la ville.

Le nommé Parent, surnommé "Oeil de Cochon," dont il a déjà été question, était établi vers cette époque dans le voisinage de Guérin. Il vendait du whiskey dans une petite cabane à l'endroit où est aujourd'hui le principal débarcadère des bateaux à vapeur à

St. Paul. Ignorant et arrogant, c'était de plus un pince-maille qui faisait un dieu de l'argent. Privé d'un œil, l'autre roulait dans son orbite comme celui d'un cochon, et c'est ce qui lui avait valu le prosaïque soubriquet " d'Oeil de Cochon."

En 1842, un mauvais plaisant écrivant un lettre de cet endroit, à défaut d'une désignation plus euphonique, appela la place " Oeil de Cochon," en songeant sans doute à l'encolure particulière du vendeur de whiskey. La réponse lui fut envoyée tout bonnement à cette adresse et elle ne fit pas fausse route.

Cette même année, feu Henry Jackson érigea le premier magasin à St. Paul et peu de temps après Roberts et Simpsons y commencèrent le commerce des pelleteries. Quinze ans plus tard, il ne s'élevait encore que quelques cabanes, où logeaient un certain nombre de mauvais garnements, qui vendaient de l'eau-de-vie aux soldats et aux sauvages. La place était l'objet de la répulsion des honnêtes gens et les Dacotas, tribu de sauvages qui erraient dans les solitudes du Minnesota, l'appelaient *minne-wokan*, ce qui veut dire en leur langage, qu'on y vendait de l'eau surnaturelle.

En novembre 1846, le Dr. Williamson, un missionnaire protestant, visita l'endroit qui commençait à s'appeler Oeil de Cochon, mais les voyageurs catholiques venaient d'ériger une petite chapelle formée de poutres grossières sous le vocable de St. Paul et le nom de l'Apôtre des Gentils passa à celui de la ville, alors dans l'œuf. Le Dr. Williamson nous a laissé une description de ce qu'était St. Paul en 1847. Le village, dit-il, s'élève dans un endroit romantique sur une berge élevée du Mississipi et il a été baptisé par les catholiques du nom de St. Paul. Ils y ont érigé une petite chapelle et composent la majorité de la population. Les Dahkotahs l'appellent *Im-ni-ja ska* (pierre blanche) de la couleur de la pierre calcaire, qui forme l'élévation sur laquelle est bâti le village. Ce hameau a cinq magasins ou estaminets, dont les liqueurs enivrantes constituent le principal trafic, et est habité par douze à vingt familles.¹

Les seuls propriétaires de St. Paul étaient alors : Vital Guérin, Alex. R. McLeod, Henry Jackson, Hartshorn et Randall, Louis Roberts, Benjamin Gervais, David Faribault, A. L. Larpenteur, J. W. Simpson et J. Desmarais. Ces dignes pionniers vivent encore presque tous, écrivait en 1854, un historien du Minnesota, comme une preuve à l'appui du dicton, que les premiers colons d'un pays sont en général ses plus pauvres habitants. Un ou deux, qui semblent avoir échappé à ce sort apparemment prédestiné, ne sont

¹ Cette description est reproduite à la page 481 dans : *The History of Minnesota from the earliest french explorations to the present time.* By Edward Duffield Neill.

qu'une exception pour prouver la vérité de la règle. ² Au mois de juillet 1847, ils employèrent Ira B. Bronson, de la Prairie du Chien, pour délimiter leurs propriétés, n'osant jamais croire que dans cinq ans s'élèverait la future métropole commerciale et politique de la vaste région arrosée par le fleuve géant du Mississipi.

M^{lle} Harriet E. Bishop eut l'honneur d'ouvrir la première école dont St. Paul ait été dotée, le 23 juillet 1847, dans une pauvre cabane couverte en écorce de bouleau et dépourvue de plancher. Le premier jour elle n'avait pu réunir que neuf élèves, mais le nombre augmenta sensiblement avec l'accroissement de la population.

Le nombre des habitants de St. Paul s'élevait en 1849 à deux-cent-cinquante ou trois cents, un hotel et des magasins tenus sur un bon pied étaient érigés et les humbles cabanes des bois-brûlés commencèrent à faire place à des maisons plus confortables. La grande majorité de la population se composait de canadiens ou de métis, desservis avec un grand zèle par le Revd. M. Ravoux, leur missionnaire. Ce prêtre dévoué s'était établi en ce lieu dès 1841 et la maison, où il enseignait les vérités de la foi aux fidèles, avait des proportions bien modestes. Elle était cependant assez spacieuse, eu égard au chiffre des catholiques, tandis qu'aujourd'hui deux ou trois temples du Seigneur aux larges dimensions suffisent à peine aux besoins spirituels de nos coreligionnaires de St. Paul.

III

Le territoire du Minnesota fut régulièrement organisé, le 3 mars 1849, et comme il était bruit que St. Paul allait être la capitale, les émigrants affluèrent dans la localité. Le neuf avril, une nouvelle vint mettre toute la population en émoi. Vers le soir, par un temps affreux, où tombait une pluie torrentielle jointe aux grondements du tonnerre, un petit bateau qui franchit le premier la barrière de glace du Lac Pepin et devait faire ensuite le voyage toutes les semaines à St. Paul, toucha le rivage. Ceux qui étaient à bord apprirent aux citoyens que St. Paul était définitivement choisie comme la capitale du nouveau territoire et cet événement mit tout le monde en liesse.

Chaque bateau à vapeur, qui arrivait ensuite à St. Paul, amenait des émigrants en grand nombre, qui voulaient s'associer à la bonne ou mauvaise fortune de la capitale. Les presses d'un journal

² *Minnesota and its resources.* By J. W. Bond. Page 118.

ne tardèrent pas à être en opération et le *Pioneer*, qui existe encore, fut fondé par un habile journaliste, M. James M. Goodhue, et le gouverneur Alexander Ramsay vint s'établir durant l'été avec sa famille à St. Paul. Les élections législatives eurent lieu dans l'automne et le premier parlement du Minnesota siégea peu de temps après. La ville n'a cessé depuis de grandir et il nous faudrait une trop longue digression pour esquisser ce mouvement progressif, pour n'être pas en dehors du cadre de cette étude.

Des progrès aussi rapides donnèrent aux propriétés une augmentation de valeur étonnante. Les terrains que Guérin avait refusés pour la somme de \$1000 atteignirent un prix énorme, qui aujourd'hui ne serait pas moindre de plusieurs millions. Ce fait est loin d'être exceptionnel dans les villes de l'ouest et un correspondant d'un journal de Montréal affirmait dernièrement que M. Jean Baptiste Valiquet et Madame veuve Danis, canadiens de Chicago, ont réalisé le premier une fortune d'un demi-million de piastres et l'autre de trois cents mille piastres sur des terrains qu'ils avaient acquis pour une bagatelle. Le prix ascendant des propriétés rendit Guérin comparativement riche et l'indemnisait des rudes fatigues de sa vie de pionnier. Bien que vivant dans une honnête aisance, il fut toujours modeste et sans ostentation.

Lorsque la ville de St. Paul fut incorporée, il fit don d'une propriété dont la valeur actuelle est d'environ un quart de million de piastres, et de superbes morceaux de terrain, lors de la construction d'une église catholique et du Palais de Justice.

Il donna d'autres preuves non moins sensibles de sa libéralité et toute la ville porte des marques éclatantes de l'esprit généreux et désintéressé qui l'animait. Il avait ses fautes, et notre franchise ne nous permet pas de vouloir les amoindrir, mais son intégrité était telle, dit un journal de St. Paul, que sa parole avait la valeur d'aucun papier-monnaie des banques de cette ville.

Guérin eut avec son mariage avec M^{lle} Perry une nombreuse famille et son fils aîné, M. David Guérin, est le premier blanc qui a vu le jour à St. Paul; ce dernier occupe une bonne position dans une maison commerciale de cette ville. Le vendredi, 12 novembre 1870, Guérin s'éteignit doucement à l'âge relativement peu avancé de 59 ans et il fut inhumé le lundi suivant dans le cimetière catholique de St. Paul. Ses funérailles eurent lieu au milieu des pleurs de sa famille et de toute une population qui avait appris à l'estimer.

Les journaux de St. Paul firent longuement l'éloge du défunt et rappelèrent ses titres de reconnaissance au souvenir des citoyens d'une ville, qui promet de devenir l'une des plus florissantes

métropoles de l'ouest. Le *Pioneer* suggérait que la Société Historique du Minnesota se chargeât de retracer la vie de ce canadien illettré, qui a tant fait pour l'avancement de St. Paul. Espérons que quelque membre de cette institution réalisera cette idée et rendra justice à la mémoire de Vital Guérin bien mieux que nous n'avons pu le faire.

JOSEPH TASSÉ.

QUELQUES MOTS SUR LA
LITTÉRATURE CANADIENNE-FRANCAISE.¹

DEUX MOTS D'EXPLICATION.

Une société littéraire anglaise d'Ottawa, (*The Ottawa literary and Scientific Society*), a établi, l'année dernière, un précédent qui mérite d'être signalé. Deux ou trois des conférences qui, pendant l'hiver, sont lues chaque semaine devant cette société, devront être en français. Les conférenciers français de la saison 1870-71 ont été M. B. Sulte et moi-même. M. Sulte a lu un essai intéressant sur "Les anciennes monnaies Canadiennes." Pour ma part, j'ai voulu, dans un cadre forcément restreint, donner à nos amis anglais de la Province d'Ontario une idée de quelques-uns des ouvrages Canadiens-Français publiés durant l'année 1870. Dans ce but, je me suis borné à quelques appréciations fort courtes, aimant mieux, devant ce tribunal étranger, plaider la cause de notre jeune littérature en produisant, comme preuves à l'appui, des citations empruntées à deux discours remarquables, et fort remarqués dans le temps, l'un de Sir Geo. E. Cartier, l'autre du Lieut.-Gouverneur de Manitoba, l'Hon. A. G. Archibald, et à des écrits de MM. Casgrain, Dunn, Sulte, Lemay, Marmette et Hubert LaRue.

Tel est le cadre de la *causerie* sans prétentions que MM. les Directeurs de la *Revue Canadienne* veulent bien publier aujourd'hui.

¹ Cette causerie a été lue devant la "Société Littéraire et Scientifique" d'Ottawa, le 14 janvier dernier.

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs,

A une séance publique de l'Institut des Artisans de cette ville, le 4 février, 1868, l'Honorable Adams G. Archibald, aujourd'hui Lt.-Gouverneur de la province de Manitoba, prononçait les paroles suivantes :

“ Dans l'ancien monde, deux races d'hommes se sont disputé la prééminence durant des siècles. L'histoire de leurs luttes est, en grande partie, celle de l'Europe. Otez sur la liste des grands hommes de l'Europe les noms de ceux qui se sont distingués dans l'histoire de France et d'Angleterre, et vous supprimez par là tous ceux qui nous sont le plus familiers et s'identifient glorieusement à l'histoire de la littérature et des arts, de la science et des luttes guerrières. Huit siècles de luttes ont convaincu ces deux grandes nations que leur entente cordiale et leur prospérité commune sont essentielles au bien-être de l'Europe. Huit siècles d'alternatives glorieuses, dans le succès et les revers, ont démontré qu'elles sont toutes les deux indomptables. Aujourd'hui, pénétrées d'un respect mutuel, elles n'ont plus qu'une noble émulation, celle de développer chez leurs citoyens l'activité, le bien-être et la prospérité au plus haut degré possible. Or ne sommes nous pas, en Canada, les héritiers de toutes les grandeurs de ces deux peuples ? Avec leur génie et leur langage différents, ayant conservé leurs institutions diverses, les fils de ces deux races vivent ensemble en Canada. Ceux d'entre nous qui appartiennent à la race anglaise ont l'esprit pratique qui les rend propres au gouvernement constitutionnel, et par lequel se distingue la population des Iles Britanniques. Mais osera-t-on jamais dire que nous n'avons rien à gagner dans nos relations avec nos frères d'origine française dont l'imagination est vive, le caractère plus ardent et le goût plus perfectionné ? D'autre part, nous leur apprendrons peut être à modérer leur ardente vivacité et à se mettre en garde contre les théories et les sciences spéculatives que, dit-on, ils affectionnent par nature, en les familiarisant avec nos idées prosaïques peut-être, mais toujours éminemment pratiques. Je crois que le contact de deux races, de deux langues et même de deux croyances aura pour effet de développer tout ce qu'il y a de bon de chaque côté et de former ainsi un nouveau peuple dont l'une et l'autre des races-mères auront lieu de s'énorgueillir.

“ Mais tournons nos regards vers un autre trait caractéristique de la nouvelle nation, je veux parler de la littérature qui devra naître parmi nous dans les circonstances particulières où nous nous trouvons. Le temps n'est pas éloigné où aucun homme public ne

pourra remplir avec avantage les devoirs de sa position sans une connaissance assez approfondie des deux langues les plus riches du monde, des deux langues qui contiennent aujourd'hui tous les trésors de la science et de la sagesse. Sur plusieurs points de la confédération Canadienne, une certaine connaissance de ces deux langues est indispensable dans les affaires les plus usuelles. Mais tout homme qui aspire à jouer un rôle en Canada devra étudier également les littératures anglaise et française. Il devra être aussi familier avec Molière qu'avec Shakespeare. Il devra puiser ses renseignements sur la philosophie, l'économie politique ou la jurisprudence, dans les précieux recueils qui appartiennent à l'une et l'autre race; or il est impossible de ne pas voir quelle bienfaisante influence ce double travail aura sur nos idées, notre littérature et notre développement intellectuel en général...."

On ne peut, à mon humble avis, mieux exprimer des vues aussi élevées que justes.

Environ deux ans plus tard, Sir George E. Cartier, dans un discours qu'il fit, à Ottawa, le jour de la St. Jean Baptiste, 24 juin, 1870, développait cette idée que "la vitalité des divers éléments qui composent la société Canadienne est un gage précieux d'avenir pour notre pays où doit se constituer, avec le temps, une grande nation."

Au début de cette conférence, j'ai tenu à rappeler ces opinions exprimées par deux hommes d'état éminents, l'un Anglais, l'autre Canadien-Français. J'y trouve une réponse péremptoire à des exagérations jadis communes parmi nous; j'y vois, en d'autres termes, un moyen sûr d'extirper radicalement deux maladies qui ont fait de pénibles ravages en Canada, je veux parler de la "francophobie" et de "l'anglophobie" dont il apparaît encore, de temps à autre, quelques vestiges bien rares, je dois le dire, mais toujours détestables.

Et comment appliquer ce remède? En multipliant le plus possible toutes les occasions d'établir des rapports intimes entre les divers éléments nationaux qui composent la société Canadienne. Les hommes gagnent à se connaître; par cette connaissance, de jour en jour plus intime, le perfectionnement intellectuel se développe, et le progrès général de la nation s'active à ces rapprochements.

La "Société Littéraire et Scientifique" a pris une généreuse initiative à cet égard en invitant l'un de mes confrères, M. Benjamin Sulte, et moi-même à lire une conférence devant cette assemblée.

M. Sulte, qui aime les recherches historiques, vous a lu un mémoire intéressant sur les anciennes monnaies Canadiennes. A

mon tour, je désire vous parler quelques instants de la littérature Canadienne-Française.

Ici une question se présente : Existe-t-il une littérature Canadienne-Française ?

Des indifférents,—j'allais dire des ignorants,—ont répondu : " Non. " J'accorde à cette réponse le mérite de la brièveté, mais elle a le grave défaut d'être mensongère.

D'autres,—des esprits malveillants,—ont prétendu que le faible bagage littéraire des Canadiens-Français ne méritait pas le nom de " littérature. "

Qu'est-ce donc que la littérature ?

Ce seul mot a exercé la patience de bien des écrivains, et il en existe mille définitions diverses. J'en citerai deux qui sortent de la forme ordinairement employée dans l'école, mais ne manquent point d'une certaine originalité :

" L'histoire de chaque peuple, comme celle de chaque individu, est toujours marquée par un double mouvement d'expansion physique et intellectuelle. Chez le peuple naissant, comme chez l'enfant, c'est d'abord le développement matériel qui se manifeste avec le plus d'énergie. Avant de s'asseoir au banquet des nations, une longue série de luttes lui est réservée ; et c'est en essayant ainsi ses forces qu'il acquiert cette virilité qui assure son existence.

" A cette première période de développement, en quelque sorte physique, succède le mouvement intellectuel. La nation, confiante dans l'avenir, se replie, pour ainsi dire, sur elle-même, compte ses titres de gloire, les trophées qu'elle a conquis sur les champs de bataille. Jusqu'alors, plus occupée à donner de la besogne à l'histoire qu'à l'écrire, elle n'avait eu que le temps, entre deux coups d'épée, de marquer sur son bouclier le nombre de ses victoires. L'action avait absorbé la pensée. Mais à l'heure du repos, elle éprouve le besoin de chanter ses exploits, et de se créer une patrie dans le monde des intelligences aussi bien que dans l'espace. C'est l'époque de la littérature."

Cette définition est due à M. l'abbé H. R. Casgrain. En voici une autre que je trouve dans une conférence lue à " l'Institut des Artisans " de Montréal, le 14 octobre dernier, par M. Oscar Dunn :—

" Les lettres sont les archives d'une nation, et comme elles se maintiennent audessus des sphères orageuses de la politique, elles demeurent toujours l'arche de refuge, l'entrepôt des traditions et des idées dont le peuple s'est nourri et qu'il aime d'instinct à retrouver pour s'en nourrir encore. Telle est la supériorité des

lettres, et ce qui en fait un grand moyen de conservation nationale. Elles répondent au besoin de lire que ressent tout peuple civilisé et de trouver dans les livres le tableau de sa vie intime, l'expression de ses aspirations, le récit de ce qu'il a accompli."

M. Oscar Dunn établit ensuite le bilan de la littérature Canadienne-Française. Je lui emprunte cet exposé, aussi court que vrai, et qui résout victorieusement la question que je me faisais tout-à-l'heure :—

"Le peuple doit pouvoir, en quelque sorte, se mirer dans les livres écrits pour lui. Nous sommes assez riches sous ce rapport¹. Garneau et Ferland ont raconté notre histoire; Crémazie, Fréchette et d'autres nous ont fait une poésie nationale, et plusieurs auteurs ont publié des ouvrages agréables et utiles qui peuvent soutenir la comparaison avec les productions de la littérature légère des autres pays. Parmi ceux-ci, on trouve au premier rang l'auteur de *Jacques et Marie*, M. Napoléon Bourassa.

"Et puis, si l'on me permettait de mettre de côté la modestie naturelle aux journalistes (?), je dirais encore que les journaux ont beaucoup fait pour entretenir la langue française toujours vivace en Canada, car en parlant au peuple de ses affaires en français, ils ont revêtu le français du même intérêt, de la même importance que le peuple attache à ses affaires mêmes. Si l'on interroge le passé, on verra également que des journalistes comme MM. Bédard, Etienne Parent et Duvernay, n'ont pas été des hommes inutiles à la patrie."

Il n'est pas toujours vrai, en thèse générale, que la vigueur intellectuelle d'un peuple doive se mesurer par le nombre et la dimension des journaux qu'il lit chaque matin. Toutefois, dans un pays encore jeune, comme le Canada, l'apparition d'un bon journal est certainement un signe d'activité intellectuelle. Or, sous ce rapport, la province de Québec suit de bien près les autres parties de la confédération Canadienne. Il se publie actuellement, dans cette province, six journaux français quotidiens, plus un grand nombre de journaux semi-quotidiens, hebdomadaires et d'excellentes revues mensuelles.

¹ Voici, d'après le *Courrier du Canada* du 4 janvier, 1871, la liste des ouvrages canadiens-français publiés en 1870. On comprendra que le cadre restreint d'une *Causerie* ne me permet que de les mentionner; j'y reviendrai peut-être un jour:—

"*François de Bienville*, Marmette; les *Oeuvres de Champlain*, l'abbé Laverdière; *Mélanges*, Hubert LaRue; *Les Laurentiennes*, Benjamin Sulte; *Evangéline*, L. P. Lemay; *Poèmes couronnés*, L. P. Lemay; *Album Canadien*, J. M. LeMoine; *Lois organiques sur le notarial*, Petrus Hubert; *Le dernier chant du cygne*, Mgr Pinsonneault; *Jugement erroné de M. Ernest Renan* sur les langues sauvages, l'abbé Guoq; *Code des curés et marguilliers*, juge Beaudry; *Biographies des abbés Raimbault et Leprohon*; enfin une vingtaine d'ouvrages didactiques."

Quant à la production littéraire proprement dite, elle est également vivace. L'année 1870 a vu paraître, dans ce genre, trois ouvrages remarquables que je conseille à tous de lire et dont j'essaierai de donner un aperçu.

Ces trois ouvrages sont :

“ Les LAURENTIENNES, ”—recueil de poésies par M. BENJAMIN SULTE.

“ FRANCOIS DE BIENVILLE, ”—scènes de la vie Canadienne au XVIII^{ème} siècle, par M. JOSEPH MARMETTE.

Enfin un volume ayant pour titre : “ *Mélanges historiques, littéraires et d'économie politique,* ” par le DR. HUBERT LA RUE.

I

Les *Laurentiennes*, recueil de poésies par M. Benjamin Sulte. Montréal, Eusèbe Sénécal, éditeur.

Si M. B. Sulte, que vous connaissez tous, n'était pas très-joli garçon, je voudrais lui appliquer, mot pour mot, les vers charmants dans lesquels Béranger à défini sa “ Vocation ” en ce bas monde :

“ Jeté sur cette boule
 “ Laid, chétif et souffrant,
 “ Etouffé dans la foule
 “ Faute d'être assez grand,
 “ Une plainte touchante
 “ De ma bouche sortit ;
 “ Le bon Dieu me dit : Chante,
 “ Chante, pauvre petit.

“ Chanter, ou je m'abuse,
 “ Est ma tâche ici-bas ;
 “ Tous ceux qu'ainsi j'amuse
 “ Ne m'aimeront-ils pas ? ”

En effet, M. Sulte est, avant tout, chanteur. C'est aux environs de sa ville natale, sur les bords pittoresques du St. Laurent et de la rivière St. Maurice, qu'il fredonne ses premiers chants. Un ami trouve ces vers de son goût ; il en fait copie et la porte au rédacteur du journal de localité. Ce rédacteur, homme aimable et lettré, se trouve tout fier de produire le premier essai d'un jeune compatriote qu'il invite à renouveler sa poétique tentative. Bientôt un journal de Montréal ou de Québec, journal dont le rédacteur a des goûts littéraires, reproduit la poésie du jeune trifluvien. Finalement, une excellente publication, la *Revue Canadienne*, met M. Sulte au rang de ses collaborateurs. On trouve, dans ce recueil, quelques-unes des meilleures compositions de M. Sulte.

L'auteur des "Laurentiennes" poursuit désormais son œuvre poétique avec des succès toujours croissants. Et notez bien qu'il est le fils de ses propres œuvres, l'artisan laborieux d'une excellente éducation qu'il a su acquérir au milieu des soucis d'une vie active, je dirais presque agitée. Il est tour à tour marchand, soldat, journaliste, et sa verve semble s'accroître au contact des écueils qu'il rencontre tout le long du chemin.

J'ai cru que ces détails n'étaient pas sans importance pour faire apprécier l'œuvre de notre jeune compatriote.

Le volume des "Laurentiennes" contient les poésies écrites par M. Sulte depuis 1863 jusqu'à 1870. Chaque pièce de vers porte la date à laquelle l'auteur la composa. De cette manière, le lecteur est initié, pour ainsi dire, aux efforts et aux progrès journaliers de l'écrivain ; ce n'est pas un des moindres attraits de ce petit livre.

Les débuts sont timides, on voit parfois que l'auteur cherche la rime, on soupçonne des tâtonnements ; mais à chaque strophe on aperçoit une étincelle, on s'arrête involontairement à quelque pensée originale heureusement exprimée. La forme des premières poésies de M. Sulte se ressent un peu trop des lectures qu'il faisait sans doute alors. On se rappelle avoir lu soi-même des vers agencés dans le même moule, et l'on aimerait un peu plus de hardiesse. Mais ces légers défauts disparaissent graduellement. A la date de janvier, 1864, je trouve une poésie pleine de verve ayant pour titre *Les Bûcherons* :

" Frappez d'estoc, frappez de taille,
 " Les troncs aux flancs retentissants :
 " La forêt vous livre bataille
 " Et porte en ses rameaux puissants
 " Des défis toujours renaissants."

A ce refrain je reconnais le jeune homme encore enthousiaste des *Chants Rustiques* de Pierre Dupont ; j'y retrouve l'énergie du chanteur des *Travailleurs*, je constate, dans les strophes qui suivent cette vivacité de description qui caractérise le maître que j'ai nommé. Voici, par exemple, en quatre ou cinq lignes, une belle description de la chute d'un arbre :

" Les coups pleuvent drus en cadence
 " Sur le pied des arbres géants
 " Qui, traçant une courbe immense,
 " S'affaissant en rebondissant
 " Dans les flancs d'un tourbillon blanc."

Un Européen nous demanderait peut-être ce que l'auteur a voulu dire par "tourbillon blanc?" cette image, cette peinture

25 février 1871.

exactement vraie de la chute d'un gigantesque sapin sur la neige est, à mon humble avis, de la plus grande beauté.

Tous les poètes ont eu leurs moments de tristesse ; M. Sulte a les siens durant lesquels l'inspiration ne lui fait pas défaut.

“ Qui n'a pas dans son existence
 “ Un souvenir doux à cacher,
 “ Qui résiste avec persistance
 “ Aux efforts que l'esprit fait pour l'en arracher ?”

Vous pressentez, à ce début, la confiance d'un “ premier amour ;” mais comme cette confiance est gracieusement faite au lecteur ! Lisez pour vous en convaincre, la pièce intitulée : “ Evocation,” (1864).

“ *La Patineuse* ” (Déc. 1864) de M. Sulte est bien jolie, et vous vous rappelerez sans doute l'avoir vue à Québec lorsqu'une glace vive couvre le port et que la foule va, par une belle journée d'hiver, entendre la musique du régiment sur le fleuve :

“ Belle patineuse intrépide,
 “ Glisse sur ton patin rapide,
 “ Glisse, voltige et tourne encor !
 “ La foule enthousiaste admire
 “ Ta noble pose qui se mire
 “ Dans le crystal du port !”

“ Toujours prête,
 “ Rien n'arrête
 “ Des triomphes commencés :
 “ Sans mot dire,
 “ Tu peux rire
 “ Des amoureux distancés.”

Ne sont-ce pas là des vers qui glissent bien ?

A partir de 1865, il y a progrès marqué et constant, plus de fini dans la forme, plus de finesse et d'élévation dans la pensée.

Je ne citerai, à l'appui de mon assertion, que la pièce intitulée *La Belle Meunière*, (1865) jolie imitation d'une ballade anglaise populaire et que je regarde comme un petit chef d'œuvre :

—“ Par les chemins, qui donc, ma belle,
 “ Vous attire si bon matin ?—
 “ Et, rougissant, la jouvencelle
 “ Dit : Seigneur, je vais au moulin.

—“ Le cristal bleu de la rivière
 “ A bien moins de limpidité
 “ Que ton joyeux regard, ma chère.
 —“ Monseigneur est plein de bonté.

—“ Quel frais minois ! quel port de reine !
 “ Approche, enfant, vrai, tu me plais !
 “ A tant de grâce souveraine
 “ Il faut pour logis un palais.

“ Monte en croupe et sois ma maltresse,
 “ Viens ! je suis chevalier-baron...
 ...“ Mais pourquoi cet air de tristesse
 “ Et cet incarnat sur ton front ?

“ Ne fuyez pas, mademoiselle,
 “ Vous aurez mon titre et mon cœur :
 “ Je vous conduis à la chapelle.
 —“ Merci, c'est beaucoup trop d'honneur.”

—“ Qui donc êtes-vous, ma charmante,
 “ Pour refuser un chevalier ?
 “ Quelque dame riche et puissante ?
 —“ Je suis la fille du meunier.”

—“ Quoi, du meunier !—Dieu me pardonne !
 “ J'en suis marri pour ton bonheur ;
 “ Je ne puis t'épouser, ma bonne.....
 “—Qui vous a demandé, Seigneur ?”

Lorsque le volume des “ Laurentiennes ” parut, j'en adressai un exemplaire à un poète fort en vogue sous le défunt Empire Français, à Gustave Nadaud, l'auteur de la chanson des “ Deux Gentilshommes ” popularisée en Canada par M. le Dr. Fortin,—et d'une foule d'autres poésies légères qui ont fait un beau nom à leur auteur.

Je me disais que peut-être l'amitié, la camaraderie, entachaient d'impartialité mon appréciation de l'œuvre de M. Sulte.

Je fus agréablement surpris de recevoir de M. Nadaud la lettre que je vais vous lire et qui confirme les opinions que je viens d'exprimer et que j'avais antérieurement exposées dans un article du *Journal de Québec*, au sujet des “ Laurentiennes.”

Je crois que les auteurs Canadiens gagneraient beaucoup à soumettre leurs travaux à des hommes compétents, à des maîtres en Europe.

Nos sympathies,—ou nos antipathies,—ont trop souvent vicié les jugements que nous portons sur les travaux de nos amis et connaissances. Tandis qu'un auteur étranger réunit toutes les conditions nécessaires pour être impartial.

Vous allez voir, au reste, que cette tentative de ma part a tourné entièrement à l'honneur de M. Sulte.

Voici la lettre de Gustave Nadaud :

Paris, le 15 mai, 1870.

“ Monsieur et cher confrère,

.....“ Vous avez eu la bonté de m'envoyer les poésies de M. Benjamin Sulte, en vous priant de vous communiquer mes impressions. Je ne pouvais pas vous écrire sans les avoir lues.

“ Or, je suis si occupé dans cette saison que je n'ai pas un instant à moi. Je n'ai pu terminer cette lecture que ce matin. Je vous

donnerai encore une raison qui ressemblera à un aveu ; c'est que les premières pages des "Laurentiennes" ne m'avaient que médiocrement séduit. J'étais même assez embarrassé, de la façon dont je vous en rendrais compte. Je trouvais cette poésie assez vulgaire et vieillotte. Ce n'est qu'en avançant dans la lecture du volume que j'ai trouvé des pièces empreintes d'un grand charme et d'un sentiment vrai. Je vois que l'auteur a suivi dans la publication de son œuvre l'ordre chronologique. Il y a, selon moi, un très grand progrès qui s'accuse à partir de 1864, et je vais vous donner les titres des morceaux que j'ai le plus remarquables :

Evocation, Les blés sont beaux, Chant des Artisans Canadiens, A de jeunes époux, Sur la rivière, Le Canada Français à l'Angleterre, Pensée de trois promeneurs, Chant du soir.

"Vous voyez, cher Monsieur, que c'est surtout dans la dernière moitié du volume (en mettant à part les traductions des poésies anglaises) que se trouvent les pièces que je préfère. Je crois que l'auteur est jeune encore et qu'il a un bel avenir devant lui. J'en ai dit assez plus haut pour que vous croyiez à ma sincérité".....

(Signé),

G. NADAUD,

"Rue de Verneuil, 40."

Il a paru, en 1870, beaucoup d'autres ouvrages Canadiens dont j'aimerais à vous entretenir, mais je dois remettre cet entretien à une autre fois. Je prendrai néanmoins la liberté de vous inviter à lire la traduction d'Évangéline par M. L. P. Lemay. Il y a dans ce travail des beautés du premier ordre.¹

Un petit ouvrage fort intéressant est *L'album archéologique, historique et ornithologique* de M. J.-M. Lemoine, un chercheur, un savant qui écrit avec une égale facilité l'anglais et le français.

II

Je passe sans transition, à l'étude d'un remarquable roman canadien publié dans le cours de l'année dernière ; je veux parler de "François de Bienville," *Scènes de la vie Canadienne au XVIII^{ème} siècle*, par M. Joseph Marmette.—Québec, Léger Brousseau, éditeur.

Ce livre est intéressant à plus d'un titre. L'auteur est jeune

¹ Cet ouvrage remarquable de M. Lemay demanderait seul toute une étude que je ferai peut-être un jour, et que j'ai déjà ébauchée dans le *Journal de Québec*.

A la séance de la *Literary and Scientific Society*, j'ai lu "Le portrait du notaire Leblanc", "L'épisode de la pie voleuse", et "L'allocution du Père Félix", trois belles pages qu'on pourrait, avec fruit, faire apprendre par cœur aux élèves de nos collèges.

encore, (je crois qu'il a vingt-cinq ans); on s'en aperçoit, du reste, à la fougueuse impétuosité de son style, au coloris parfois un peu trop vif de l'expression. J'avais entrepris une analyse complète de cet ouvrage lorsque j'ai lu, dans la *Revue Canadienne* du mois d'octobre dernier, un excellent écrit sur le même sujet.

On a souvent reproché, quelquefois avec raison, aux auteurs Canadiens, anglais et français, de former entre eux ce que votre grand Charles Dickens a si justement dénommé des "*Mutual Testimonial Presentation Societies*," et ce qu'on pourrait appeler en français des "*Sociétés d'admiration individuelle et mutuelle*." La critique n'existe pas en Canada: on assomme un auteur ou on l'étouffe sous les roses. M. Sulte a évité l'un et l'autre de ces écueils et, tout en rendant justice à M. Marmette, il lui donne de précieux avis que M. Marmette a sans doute pris en bonne part et qu'il saura utiliser dans une seconde édition de son roman.

Il y a, par exemple, par ci par là, dans l'ouvrage, quelques taches de style qu'il est aisé de faire disparaître et qui n'enlèvent rien au mérite de l'auteur.

Voici, du reste, comment M. Sulte parle de *François de Bienville*:

"Parler d'un roman Canadien est une tâche assez délicate. Pour plus d'une raison la matière doit être traitée avec réserve, et cela ne consiste point, comme plusieurs paraissent le croire, dans l'arrangement d'un certain nombre de phrases élogieuses tirées des vieux clichés des gazettes. Il faut à toute chose sa mesure, le blâme et la louange sont inventés à cause de cela, mais si "la critique est aisée, l'art est difficile" et nous devons premièrement nous pénétrer du mérite de ceux qui consacrent leurs loisirs à la composition d'ouvrages Canadiens. Je sens si bien la difficulté qui s'élève devant moi que j'ai retardé d'un mois la publication de ces lignes, auxquelles il sera impossible d'attribuer le caractère de la véritable critique.

"François de Bienville est dédié à l'Honorable M. Chauveau, auteur du premier roman Canadien, le seul homme de lettres que nous puissions nommer au sommet de l'échelle politique, en raison de ses talents littéraires et de l'encouragement qu'il prodigue aux jeunes écrivains. Bonne dédicace.

"A l'aide des éléments que l'histoire nous fournit déjà, il est clair que le roman Canadien, c'est-à-dire moral, patriotique et instructif, prendra un jour une large place dans nos bibliothèques. Ces récits d'autrefois, savamment charpentés, agréablement dits, deviendront populaires, et, chose étonnante pour nous, l'on pourra voir alors en Canada des gens qui vivront du produit de leur plume! Toutefois, cette prophétie à laquelle je ne prête point le

prestige du vers de Nostradamus, ne s'accomplira que longtemps après nous ; vous voyez que je ne compte pas vous entretenir ici des espérances pécuniaires de M. Marmette.

“ Sans attendre cette époque fortunée, il existe parmi nous quelques âmes enthousiastes, favorisées du goût du travail et du talent de bien dire, qui s'efforcent de déblayer les routes par lesquelles passeront les intelligences de l'avenir. Ces pionniers de la littérature historique du Canada n'ont encore produit rien de parfait, si vous voulez, mais quelle belle moisson ils préparent généreusement à leurs successeurs !

“ M. Marmette, comme M. Bourassa, n'avait qu'à tendre la main pour rencontrer dans les scènes dramatiques dont se compose l'histoire de la race Française du nord de ce continent une donnée propre à attirer tout d'abord les sympathies du lecteur. Il a eu (ce que tant d'autres n'ont pas) le courage de pousser son entreprise jusqu'au bout.

“ Il a choisi l'année 1690 et, prenant le siège de Québec pour objet, il s'est plu à nous décrire des événements dont le plus inaperçu de l'histoire a encore de la valeur aux yeux des Canadiens.

“ Voilà donc la Nouvelle-France des temps héroïques représentée sous une forme nouvelle mais aussi véritable que toute autre. Voilà Québec en 1690, rocher par rocher, rue par rue, maison par maison. C'est, comme toujours, le boulevard du pays, le lieu où l'on plante le drapeau du souverain. En ce moment, la guerre est à ses portes qu'elle ne franchira pas ; les vaisseaux Anglais remontent le fleuve ; les milices Canadiennes sont appelées, il y va de l'honneur Français. Frontenac arrive en toute hâte de Montréal et des Trois-Rivières où il vient de surveiller les préparatifs de défense de ces places ; il fait nuit, son canot aborde au pied de la côte dite de la montagne :

— Qui vive !

— France.

— Le mot d'ordre ?

— Canada.

— Passez.

“ Et la sentinelle vigilante relève son arme pour livrer passage au gouverneur, accompagné de M. de Bienville, le héros du livre, et du major Provost plus tard gouverneur des Trois-Rivières, alors major de Québec.

“ Ainsi commence le roman. Vous n'en avez pas tourné deux pages que les détails prennent un cachet attrayant. L'on voit que l'auteur a voulu être lu et qu'il s'est mis en frais de recherches au profit de sa narration.

“ Raconter le siège de Québec par l'amiral Phipps était son principal dessein, mais répéter Charlevoix, Garneau et Ferland ne suffisait pas, il fallait se munir de mille détails que des fouilles laborieuses peuvent seules nous procurer et de la sorte, émailler, rajeunir, transformer des faits généraux, déjà connus. Le succès de M. Marmette a été tel que personne ne voudra fermer son livre avant de l'avoir lu en entier. Je dois dire, en passant, que le style, qui en est d'un grand naturel, engage agréablement le lecteur à ne point s'arrêter. Carle Tom m'a dit l'avoir lu d'un trait ; or, Carle Tom est difficile à satisfaire.

“ Disons aussi qu'il est difficile de bien écrire le dialogue en ce pays. De là vient probablement que nous n'avons pas encore de pièce de théâtre passable ; toutes celles qui ont paru sont tombées à plat. Le roman Canadien en général évite la chute en supprimant le dialogue, mais il en résulte par endroits un vide fatigant. Le mouvement du dialogue est sans pareil pour rendre certaines scènes, l'on sent que nous ne pouvons nous en passer. Malheureusement, la conversation, est inconnue en ce pays ; ici comme ailleurs les hommes ne causent point, ils parlent, et leur vocabulaire court d'haleine, offre un maigre aliment au littérateur. C'est à la femme qu'appartient la palme de la conversation ; tant qu'elle ne voudra point s'en emparer, nous serons condamnés à brocher des dialogues sans verve dans un langage inintelligible. Ayons des salons où l'on cause : il faut commencer par là. M. Marmette a cependant fait un effort du côté du dialogue, il a joliment réussi, malgré tout : c'est qu'à Québec, il reste encore une étincelle du vieil esprit Français.

“ Quand nous aurons une école complète de romanciers Canadiens, ce genre de littérature pourra s'élever au dessus du simple narré des faits historiques et de l'agencement des détails. L'étude des caractères, des personnages et des mœurs du temps, les observations sérieuses de la grande histoire pourront y trouver place. Aujourd'hui nous n'en sommes pas encore là ;—aussi je n'oserais dire que “ François de Bienville ” atteint les hauteurs de toutes les perfections du genre. L'auteur peut répondre que son livre, tel qu'il est, a plus de chance de plaire au public qu'un travail de l'espèce que j'indique. Je crois qu'il a raison, connaissant ses lecteurs ; l'étude de l'histoire du Canada n'est pas assez répandue pour permettre aux romanciers de nous faire voir autre chose que des notes artistiquement préparées et écrites comme en se jouant. C'est l'un des bons côtés du livre de M. Marmette.

“ Quel vaste champ à exploiter que les cent cinquante premières années de notre histoire, pour ne rien dire du siècle écoulé depuis !

Comme nous aimerions à posséder un Walter Scott Canadien pour exhumer la vie intime du passé et, par la curiosité qui s'attache si aisément aux pages d'un roman, nous initier de plus en plus aux travaux de nos pères ! Encore une fois, ce ne sont pas les matériaux qui nous manquent, ce sont les ouvriers,—les gens de lettres—et les lecteurs.

“ Il serait facile de donner de l'attrait à cet article en analysant la trame imaginée par M. Marmette, mais je préfère vous la laisser découvrir en vous avançant dans la lecture de l'ouvrage.

“ Les amours de François de Bienville avec Louise d'Orsy y forment la chaîne indispensable à l'unité d'action, et le siège de Québec en fournit les épisodes, ou plutôt l'encadrement.

“ De légers incidents, qui touchent à l'histoire, y sont scrupuleusement reproduits. Ainsi, le cabaretier en vogue à Québec en 1690, joue là un rôle bouffon très-réussi dans lequel l'imagination de l'écrivain a pu introduire des faits de son cru, mais dont plusieurs sont strictement fidèles à la vérité.

“ S'agit-il d'armes, de vins, de toilette, on nous les représente, d'après les renseignements les plus exacts, tels qu'au temps de Frontenac ; l'intérêt ne fait jamais défaut à ces notes d'agrément, car elles sont à leur place comme peinture de mœurs. Le livre en est abondamment enrichi.”

J'ajouterai que si ce roman tombe jamais entre les mains d'un M. Boucicault quelconque, il n'aura pas grande peine à en faire pour le théâtre, un drame des plus émouvants.

Pareille tâche serait digne d'un auteur Canadien, et je ne désespère pas de la voir un jour entreprise et heureusement accomplie. Nous commençons à avoir *notre* littérature ; le temps n'est pas éloigné où nous aurons *notre* répertoire dramatique.

III.

Mélanges historiques, littéraires et d'économie politique par le DR. HUBERT LARUE.—Québec, Garant et Trudel, éditeurs.

Ce volume est un recueil de conférences lues devant des sociétés littéraires et d'articles publiés dans les journaux de Québec, depuis 1867 jusqu'à 1869. Le Dr. Hubert LaRue est jeune encore et déjà regardé comme l'un des meilleurs analystes du Canada. Aussi la finesse d'observation et la profondeur d'analyse distinguent également tous ses écrits.

Entreprendre la critique d'un ouvrage qui, d'un bout à l'autre, n'est qu'une critique finement élaborée serait, de ma part, œuvre

inutile et dangereuse. On n'abuse pas impunément des préceptes de la médecine, et je craindrais de faire ainsi une fausse application de l'aphorisme : "*Similia similibus*"

Je me bornerai donc à passer rapidement en revue les principaux essais que je trouve dans ce volume.

Celui qui a pour titre "Nos qualités et nos défauts" comprend quatre *causeries*, dont la première a pour sous-titre : "La langue Française en Canada." Au début de cette causerie, vous trouverez une page charmante sur l'ignorance des Européens en tout ce qui conserve le Canada et les Canadiens.

Après avoir recherché les causes historiques de cette ignorance, le Dr. LaRue s'exprime ainsi :

"Faut-il s'étonner après cela, de ce que les Français et tous les peuples du continent Européen aient été, jusqu'à ces dernières années, dans l'ignorance la plus absolue de notre état politique et social ? Faut-il s'étonner de l'admiration naïve que manifestaient ceux d'entre eux que le hasard ou la curiosité poussaient sur nos rives, à l'aspect de nos grandes villes, à la vue de nos campagnes si belles et si riches ?

"Pas plus tard qu'en 1856, des étudiants de Louvain me demandaient sérieusement si j'avais apporté avec moi mon costume, c'est-à-dire mes vêtements de peaux de bêtes et mes plumes. Je répondis à mes naïfs auditeurs que j'avais laissé tout cela à Londres, ayant eu la précaution de changer de toilette pour me présenter devant eux : ce que je regrettais beaucoup. Je leur donnai gravement des détails circonstanciés sur le maniement du tomahawk et du scalpel ; surtout je portai leur étonnement à son comble, lorsque je leur expliquai quel usage singulier nous faisons, nous Canadiens, des chevelures enlevées à nos ennemis : chevelures que nous suspendions toutes dégoûtantes de sang, comme de glorieux trophées autour de nos cabanes d'écorce. Mes auditeurs convinrent que le Canada était un pays singulier.

"Les moindres causes produisent souvent les plus grands effets. Je compris parfaitement la vérité de cet adage, et me rendis compte aisément de l'ignorance de mes compagnons Belges en tout ce qui concernait mon pays, lorsque j'aperçus, un jour, dans le vitrage d'une des principales librairies de Louvain, une vieille gravure copiée plus ou moins exactement sur une des plus jolies scènes décrites par Châteaubriand ou par quelqu'un de son école. Cette gravure représentait une forêt séculaire, à l'aspect sombre et grandiose. Au pied de la forêt coulait un fleuve gigantesque ; ce fleuve était émaillé à profusion de têtes de crocodiles à larges gueules toutes béantes, et de boas constrictors dont les torsos énormes s'éle-

vaient audessus des eaux. Plus loin, un troupeau de buffles traversait le fleuve à la nage, poursuivi par des *Canadiens* ; ces *Canadiens* étaient armés de l'arc et de la flèche ; ils avaient pour vêtement un costume des plus primitifs. Mais la partie saillante du tableau, c'était une jeune femme, une sauvagesse, pieusement occupée à faire couler le lait de ses mamelles sur le tombeau de son fils. Au bas du tableau, on lisait :

“ LES CANADIENNES AU TOMBEAU DE LEURS ENFANTS.”

“ Cette seule inscription en dit plus que bien des volumes.”

Plus loin, M. Larue introduit son lecteur dans la maison d'un *bon habitant* du Bas-Canada :—

“ Maintenant, dit-il, causons avec ces braves gens, et notons bien chaque mot qu'ils vont nous dire ; et nous allons nous convaincre qu'ils parlent le plus pur français de la vieille Normandie, avec, par-ci par-là, des mots, des expressions étranges que nous nous rappellerons avoir vues quelque part, pourvu que nous ayons étudié notre langue aux sources mêmes de notre littérature ; ce sont les mots que certains esprits superficiels prennent pour du *patois*—

“ Demandez-leur si la récolte a été bonne cette année ; ils vous répondront qu'il y a eu de l'avoine à *plein*. Cette expression à *plein* vous la retrouvez dans vingt endroits de Pascal, avec la même signification que celle que lui donne nos cultivateurs..... Exprimez le désir d'aller une promenade après souper, ils vous diront de les *espérer* un peu, et qu'ils iront *quant et vous*. *Espérer*,¹ pour *attendre*, est du meilleur français, du français recherché même, et qui date de loin ; *quant et vous* se trouve souvent dans nos vieux auteurs français, à chaque page dans Amyot.

“ De temps en temps, vous entendez, de la bouche de ces braves gens, des tournures tout-à-fait extraordinaires, expressions de marine, expressions militaires, qu'ils tiennent de leurs ancêtres, et qui trahissent l'origine de ces derniers. Ainsi ils *embarquent* dans leur voiture et en *débarquent*, ils *virent* de bord à tout propos, même dans les églises, et quand ils vont s'habiller, ils vont se *gréer*. La mère de famille ne lave pas son linge, mais son *butin* : cette expression est encore en vogue en Normandie, et explique bien les habitudes de ces vieux normands avec lesquels Guillaume-le-Conquérant fit tant de butin un jour, dans l'opulente Angleterre.”

Permettez-moi d'ajouter quelques mots à ce que dit M. Larue du prétendu patois des *Canadiens Français*.

En 1862, j'eus l'honneur d'être demandé par Lady Monck pour

¹ Dont la racine latine est *expectare*.

donner des leçons de français à ses enfants. Je me rappellerai toujours la première conversation que j'eus avec cette dame.

— Monsieur, me dit-elle, vous êtes Français ?

— Oui, madame.

— Vous parlez, je suppose, le français de Paris, (*Parisian French*); je tiens à vous faire cette question, car on me dit que les Canadiens-Français parlent un *patois* abominable.

— Madame, lui répondis-je, je ne parle pas le français de Paris, et je serais très-désolé si je ne pouvais mieux parler ma langue qu'un vrai parisien.

— Vous m'étonnez.

— Madame, le français de Paris est, sous le rapport de l'accent et du choix des mots, plus défectueux que la langue parlée dans presque toutes les autres parties de la France : en d'autres termes, le français de Paris est à la langue française, ce que l'anglais des *Cockneys* de Londres est au pur anglais. Vous-même vous parlez très-bien le français de la bonne société, dans toutes les parties de la France, mais je vous assure que vous ne parlez aucunement le français de Paris, ce dont je vous féliciterais, si vous vouliez bien me le permettre. Quant au langage des Canadiens-Français, on vous a certainement mal renseignée. Tout Canadien-Français instruit, parle aussi bien sa langue qu'un homme de la même instruction en France. Dans la classe ouvrière et dans celle des agriculteurs en Canada, on parle, en général, beaucoup mieux français que dans les classes correspondantes en France, et la raison en est toute simple : c'est que l'instruction primaire est bien plus répandue et beaucoup mieux organisée en Canada qu'en France. Nous avons ici un système d'instruction élémentaire moitié Anglais et moitié Américain, système qu'on a récemment cherché à appliquer en France, mais qui n'y fonctionne pas encore aussi bien que chez nous."

Toutes les personnes qui ont voyagé en France et qui connaissent bien le Bas-Canada, confirmeront l'exactitude des renseignements que je donnais, en 1863, à lady Monck et que j'ai cru devoir mentionner ici.¹

Les citations que je viens de faire suffisent pour donner une idée du style de M. LaRue, style toujours clair, facile, élégant sans recherche, et où je trouve cette vivacité gauloise, bien émoussée

¹ A ce propos, le digne président de la " Société Littéraire et Scientifique," M. E. A. Meredith, a fait observer que la population rurale des États de la Nouvelle-Angleterre conserve un grand nombre d'expressions inusitées dans le langage anglais d'aujourd'hui mais qui existent dans les meilleurs auteurs et dont, par exemple, on trouve un grand nombre dans Shakespeare. Ce rapprochement est assez curieux.

en France depuis un quart de siècle et qui ne caractérise plus qu'un trop petit nombre d'auteurs modernes. Madame Emile de Girardin, dans ses *Lettres Parisiennes*, s'est montrée l'un des plus habiles interprètes de cette sage école qu'on pourrait appeler "l'Ecole du bon sens et de l'esprit."

Dans le volume de M. LaRue, les conférences ayant pour titres: "*Paresse et travail*," "*Luxe et vanité*," "*Notaires, avocats et médecins*" brillent également par les excellentes qualités que je viens de signaler.

Mais j'y trouve en outre deux autres qualités, je dirais presque deux "vertus" trop rares en notre siècle de doute, d'apathie et d'indifférence. Passant du style à l'homme, je découvre dans l'auteur un chrétien franchement chrétien, et un patriote intelligent, *rara avis* dans la vieille Europe, type relativement plus nombreux en Canada que dans toute autre pays, j'ose le dire avec un légitime orgueil. Lisez, par exemple, cette page :

«...Il est d'autres genres de luxe, dit M. LaRue, qui non-seulement sont tolérables et permis, mais même commandés par la bienséance et qui sont de rigueur absolue : je veux parler du luxe que déploie la Patrie aux jours de ses grandes fêtes, du faste et de l'éclat dont s'entoure la Religion lorsqu'elle célèbre les grandes solennités.

« J'aime, aux jours de nos fêtes nationales,—que ces fêtes s'appellent la St. George, la St. André, la St. Patrice ou la St. Jean-Baptiste,—j'aime à voir ces longues processions qui défilent par nos rues toutes pavoisées, avec déploiement d'étendards ornés de belles devises, au son de ces musiques guerrières qui répètent les chants populaires et nationaux. Le peuple alors revêt ses habits de fête, le peuple se fait beau. Encourageons de toutes nos forces ces belles démonstrations : les fêtes nationales sont les fêtes du peuple, et le peuple n'a pas trop de fêtes.

« J'aime encore le faste et le luxe dont s'entoure la Patrie, lorsqu'à l'ouverture de nos Parlements, une double haie de soldats sous les armes borde nos rues, pendant que le canon tonne et que la musique militaire fait entendre ses joyeuses fanfares. J'aime alors l'éclat des brillants uniformes, le luxe déployé dans l'ornementation des voitures de gala. Cette fête est encore une fête de la Patrie ; ce luxe, le luxe de la Patrie. Or, ma Patrie,—ne fût-elle qu'une petite paysanne,—comme elle est belle dans ses brillants atours ! comme elle relève fièrement son front coquet, sur lequel je vois briller ces deux étoiles qui ont noms : Foi et Espérance !

« J'aime le luxe, lorsqu'aux grandes solennités religieuses, je vois notre vieille cathédrale de Québec revêtir ses ornements pom-

peux. Alors, rien n'est de trop : l'or brille de tous côtés, les pierres précieuses jettent mille feux éblouissants, pendant que l'encens s'élève vers la voûte, en spirales odoriférantes, et que l'orgue, avec ses torrents d'harmonie, dilate l'âme, l'élève, l'agrandit. J'aime ce luxe, parce que ce luxe est celui de ma religion, et qu'il me donne un avant-goût des splendeurs du ciel...le ciel ! qui n'est autre chose que le luxe de Dieu !”

Je vous l'affirme, sans craindre d'être contredit, Mesdames et Messieurs, vous lirez bien des ouvrages publiés dans la vieille Europe avant d'y trouver, je ne dirai pas une page aussi belle, mais une page plus belle, plus noblement pensée et plus énergiquement écrite.

Mais je m'aperçois que je me suis trop étendu sur les premières pages du charmant volume dont je vous parle, et il ne me reste que peu de temps pour vous indiquer ce que vous trouverez dans le reste de l'ouvrage.

Le *Défricheur de langues* est une délicieuse pochade ¹ qui fait justice, au nom du sens commun et de la grammaire, de deux innovateurs malheureux dont le passage en Canada fut trop prolongé : ils sont partis, Dieu les conduise !

L'écrit intitulé : “*Fêtes Patronales des Canadiens-Français.*” contient des détails intéressants sur l'origine de la fête de St. Jean-Baptiste.

Cinquante pages (de 203 à 253) sont consacrées à des études d'économie politique et de médecine. Vous trouverez rarement une grande originalité si bien jointe à un sens éminemment pratique des choses, et vous verrez percer le patriote, le citoyen intelligent à chaque ligne.

Je termine ce court aperçu d'un ouvrage que je vous conseille de lire parcequ'il vous intéressera : les dames même y trouveront plus d'un excellent avis gracieusement donné ; pour les hommes de lettres l'intérêt ne languit pas un seul instant, parceque cet ouvrage est bien fait, soigneusement écrit d'un bout à l'autre ; et les esprits les plus superficiels, ceux qui ne cherchent dans la lecture qu'un amusement, trouveront, dans cette lecture, une agréable récréation.

Je crois en avoir dit assez, Mesdames et Messieurs, pour vous prouver que la littérature Canadienne-Française est vivace ; elle entre, si je puis ainsi parler, dans la période de l'adolescence, et

¹ Faite en collaboration de M. le Dr. J. C. Taché, alors rédacteur-en-chef du *Courrier du Canada* et aujourd'hui secrétaire-général au ministère de l'agriculture et des statistiques.

bientôt les littératures Européennes devront compter avec elle et subir, de sa part, une influence qui grandira tous les jours.

Si ce fait incontestable est un des résultats qu'a donnés à notre pays le sage fonctionnement de la constitution et des libertés Anglaises, eh bien ! c'est un beau fleuron ajouté à la couronne que les nations civilisées, dans le monde entier, ont décernée depuis longtemps à l'Angleterre. '2

E. B. DE ST. AUBIN.

2 Une question fort intéressante à discuter serait celle de savoir pourquoi il n'existe pas, aux États-Unis, de littérature Franco-Américaine. Il y aurait là un bon et beau sujet de querelle entre les partisans et les adversaires de l'annexion. Mais comme ces messieurs ne s'entendent pas déjà trop bien, j'ai tort peut-être de jeter entre eux un nouveau brandon de discorde.

L'ESPAGNE

(EXTRAITS DE NOTES ET SOUVENIRS DE VOYAGE)

Madrid. La méridienne. Musée d'histoire naturelle—Les "arènes," un combat de taureaux—Le Palais Royal—*Rio Manzanares*—*L'Armeria Reale*, souvenirs historiques—La vieille ville.—Les Bohémiens (*Gitanos*).

.....
Madrid n'est pas ce que l'on appellerait en Europe une ancienne ville; elle existait à peine au 10^{me} siècle sous le nom de "Majorit" ou "Majorit" et n'était encore qu'une ville sans importance, lorsque Charles V y transporta sa Cour, qui avait été tenue jusqu'alors alternativement à Séville, à Valladolid et à Burgos.

Au milieu d'une plaine aride, inculte, sans arbres et sans verdure, une vraie plaine de la Castille en un mot, Madrid, n'avait que sa position centrale, et à l'abri d'un coup de main pour la recommander au choix du monarque. Vu sa situation élevée sur le plateau de la nouvelle Castille, le climat y est presque toujours désagréable, l'été à cause des rayons brûlants du soleil se reflétant sur des collines dénudées, grisâtres et crayeuses, l'hiver à cause des vents glacés passant sur les sommets presque toujours neigeux de la Guadarrama. Cependant, malgré ce froid intense pour la latitude; beaucoup d'étrangers y viennent passer l'hiver, le climat étant très sain et la vie ni trop désagréable, ni trop chère, malgré la stérilité des pays environnants, et une population d'au-dessus 210,000 âmes.

I

Notre "Guide en Espagne," Richard, nous recommandait pour gîte à Madrid "l'Hotel St. Louis" dans la rue de Montera. Le nom me flattait, car j'espérais y trouver une maison française qui me ferait oublier les affreuses auberges au "potage à l'huile," que nous avons été obligés de fréquenter depuis notre entrée en Espagne. Mais malheureusement les recommandations des "guides" sont devenues de la nature de titres modernes, quelquefois les deux s'achètent. Je n'ai certainement pas vu de plus sale maison comme hotel de *premier ordre*, dans aucune ville un peu importante en Europe, et comme nous devons séjourner ici pendant plusieurs jours, nous avons promis de ne jamais oublier la bonne âme qui nous conseilla de prendre logement à la Vizcaïna, pension très bien tenue, puis de la "Puerta del sol," c'est-à-dire dans le quartier des grandes affaires, des belles boutiques, le Boulevard des Italiens de Madrid, d'où rayonnent les rues principales, la *calle major* se dirigeant vers l'ouest, celle de *Montera* au nord, de las Carretas au sud et enfin la plus belle de toutes et une des plus magnifiques de l'Europe, la rue d'Alcala se prolongeant vers l'est jusqu'au Prado. Nous n'en pouvions espérer de plus convenable, au milieu d'une population bigarrée, et portant les types les plus variés de toutes les races qui couvrent l'Espagne.

La Puerta del sol étant le quartier par excellence de l'aristocratie financière, la plus grande partie de cette population a adopté le frac et le chapeau français. J'aurais mieux aimé voir ces figures mâles et bronzées dans leurs costumes nationaux; elles seraient superbes. Mais ce n'est pas ici qu'il faut étudier la population madrilène; il faut la voir aux deux extrémités de la ville, au "*Prado*" et à la *Cebada*, aux rendez-vous de la noblesse et du peuple, la finance étant par trop cosmopolite et pas assez nationale.

II

Les touristes ont assez généralement adopté l'habitude de ne s'occuper pendant les premières heures de leur séjour dans une ville un peu importante, que des objets les plus remarquables, remettant à plus tard la visite des objets d'un intérêt secondaire. Ainsi à Rome, ils se rendent à la basilique St. Pierre et au Vatican, accordant à peine un regard à ce qui se trouve sur leur passage; à

Paris, ils se hâteront de voir le Louvre et les Tuileries ; à Londres, les chambres du Parlement, St. Paul et Westminster. A Madrid, la belle rue d'Alcala avec sa pente douce, sa courbe gracieuse, ses beaux acacias ; le Prado, cette promenade enchantée des romanciers et des poètes, ce paradis de damnation, ce séjour des élégantes amours, des intrigues, des déceptions et des mécomptes, les attirent comme un aimant irrésistible. Un monde d'idées et de souvenirs leur tourbillonnent dans la tête ; ils espèrent être témoins, témoins bien impassibles sans doute de ces jeux de physionomie si terribles, de ce coup d'œil si assassin de la belle espagnole, drapée de sa noire mantille et suivie de sa duègne à la sombre figure.

Je dois admettre que je fis comme les touristes ; mais quelle ne fut pas ma surprise, mon étonnement, en débouchant sur ces "Champs Elysés" de Madrid, de voir une vaste promenade plantée, il est vrai, de beaux arbres, ornée de belles fontaines coulant une eau limpide comme le crystal de roche, abondante à faire envie à la métropole commerciale de l'Amérique Britannique du Nord, mais à peu près déserte. La seule animation visible y était causée par quelques pauvres femmes, de rares muletiers, venant puiser de l'eau à la fontaine de Cybele, et par quelques compagnies d'artillerie, traînant leurs caissons et leurs lourdes batteries sur les pavés... des caissons d'artillerie sur le Prado remplaçant les jolies *senoras* et leurs adorateurs... Mars à la place de Vénus. Quelle déception !!

Quelques instants de réflexion me firent bientôt comprendre que les romanciers n'avaient peut être pas tout à fait tort : ils se sont bien gardés de choisir les heures de la méridienne, pour la mise en scène de leur héros ; ils n'auraient alors probablement trouvé, comme nous, que quelques personnes attardées, des mendiants, quelques muletiers et peut être des artilleurs !!! Il faudra une autre fois mieux choisir son heure et accorder à l'aristocratie madrilène sa sieste, depuis midi jusqu'à trois heures.

On ne sort pas durant cette intervalle, à cause des grandes chaleurs pendant l'été ; et... par habitude pendant l'hiver ; les boutiques se ferment, les institutions publiques et les églises sont closes comme en Italie. Les classes les moins aisées de la population, s'occupant moins des exigences du "bon ton," connaissent mieux le véritable confort sous ce rapport : au lieu de se claquer dans des appartements froids en attendant la grande heure de la sortie, elles préfèrent se chauffer au soleil, dans les rues et sur les places publiques ; y dormir ou fumer de petites cigarettes que l'on roule entre les doigts avec une adresse et une rapidité surprenantes, et qui sont presqu'aussi vite fumées.

25 février 1871.

Il est impossible de se faire une idée de la quantité de tabac que les espagnols consomment, " fumer huit heures sur douze et dormir " les douze autres, telle est l'occupation d'une partie de la race " Espagnole " disait un voyageur, et, faisant la part d'un peu d'exagération, il avait raison.

A l'extrémité est du carrefour de la Puerta del Sol et à l'angle de réunion des rues d'Alcala et de S. Geronimo, se trouve une petite église très-ordinaire et que l'on ne remarquerait probablement pas si elle n'avait le privilège tout à fait unique d'une messe de dimanche à deux heures de l'après midi : elle est en conséquence devenue le rendez-vous des élégants et des élégantes, qui ne craignent pas d'interrompre les délices de leur méridienne pour assister à cette messe aristocratique c'est à peu près la seule infraction à la règle générale de la méridienne !

III

Tout auprès de cette petite église aristocratique de Notre Dame de Bonsecours, est placée la grande académie de San Fernand, fondée au commencement du siècle dernier. On y a réuni un musée des beaux arts assez médiocre, et des collections d'histoire naturelle bien peu considérables pour ce pays dont les flottes ont sillonné toutes les mers, et dont les colons ont peuplé le Nouveau Monde. On ne s'occupait évidemment que fort peu d'histoire naturelle aux beaux jours de la grandeur espagnole ; la soif de l'or du Pérou et de l'argent du Mexique tournait toutes les têtes, et en bannissait toute préoccupation scientifique.

Les sciences naturelles sont aujourd'hui en très-grand honneur, mais il est trop tard ; l'Espagne a joué son rôle, et elle doit se contenter d'une position très-secondaire sous ce rapport. La minéralogie est la seule branche un peu considérable ; on y voit de très belles collections de marbres indigènes et autres produits, qui, par leur beauté et leur variété, nous montrent quelles immenses richesses l'Espagne trouverait encore dans son sein, si elle pouvait enfin jouir d'une tranquillité qui lui permit de se servir de ses forces pour autre chose que des dissensions intestines, des révolutions.

Le département des fossiles vous montre avec orgueil le seul squelette complet de Magathère que nous ayons vu après avoir parcouru les cabinets d'histoire naturelle de presque toutes les grandes villes de l'Europe. Un squelette d'éléphant, placé à côté comme point de comparaison, fait pitié auprès du colosse antédiluvien de Paraguay.

IV

La rue d'Alcala prend au delà de l'Académie San Fernando des proportions telles, que dix carrosses y passeraient facilement de front ; de nombreuses rangées d'accacia en font une avenue digne de Prado. Je l'ai déjà dit, cette belle promenade dominée par les jardins de Ruen Retiro était presque déserte ; nous ne faisons donc que la traverser, et passant sous l'arc de triomphe de Charles III (la porte d'Alcala) nous entrons dans la célèbre " Plaza de toros."

Les arènes n'ont absolument rien de remarquable, c'est un vaste cirque permanent entouré de gradins à peu près comme les amphithéâtres anciens, et pouvant contenir près de 15,000 personnes.

Là se livrent ces fameux combats de taureaux, reste de coutumes barbares introduites en Espagne par les Romains, les combats des arènes. Comme leurs devanciers, les Espagnols se répètent de génération en génération le cri " Panem et circenses." C'est plus qu'une passion, c'est une nécessité : la Reine sur son trône, le mendiant dans sa cahutte ; l'homme le plus dur, le plus cruel, et la jeune *senora* sortant de la pension, en éprouvent un besoin également irrésistible, et regardent cette boucherie, nonseulement sans frémir, mais au contraire, avec les marques de la plus vive satisfaction. Les Dames y sont les premières à donner le signal des applaudissements, en agitant leurs petits mouchoirs parfumés, et des chœurs de hurlements leur répondent.

Il y avait certainement de l'entrain à la *Corrida* que j'ai vue à Bordeaux ; les Espagnols accourus des frontières l'ont proclamée un véritable succès ; j'aurais cependant préféré être à Madrid, par un beau lundi du mois de Juillet, alors qu'un soleil presque tropical fait bouillir le sang dans les veines de ces fiers taureaux andalous choisis pour la lutte !

L'annonce du combat est placardée en gros caractères sur les murs de la ville ; le laboureur laisse ses champs, l'ouvrier son ouvrage ; le mendiant qui s'est, pendant de long jours, privé de sa triste pitance, apporte avec bonheur les quelques réaux qui doivent lui ouvrir les portes, et les couturières vendent leur dernier colifichet pour ne pas manquer la fête.

Les portes s'ouvrent enfin, et la foule impatiente se précipite, se presse, s'écrase pour obtenir les meilleurs places, et dévore des yeux la loge d'où doit venir le signal du combat. Une main gantée et parfumée a enfin donné le signal de la lutte sanglante ; une petite

porte s'ouvre et un taureau furieux, aux cornes courtes mais effilées, bondit dans l'arène.

La lumière, les applaudissements et les cris le surprennent et l'inquiètent, mais cet arrêt, cette hésitation ne sont que momentanés, il a bientôt choisi son adversaire, sa victime.

Un *picador*, monté sur une vieille haridelle, semble vouloir narguer le taureau de sa lance. L'animal accepte le défi, se fouette les flancs de sa longue queue, laboure la terre de ses cornes et se précipite; le plus souvent le cavalier et sa monture sont roulés dans la poussière. C'est alors qu'il faut toute l'adresse, le sang-froid et l'agilité des *Banderilleros* pour dégager le malheureux picador, et détourner l'attention du taureau furieux s'acharnant à sa victime et fouillant de ses cornes dans les entrailles du malheureux cheval.

Le taureau a bientôt éventré deux ou trois chevaux! alors commencent les hurlements de joie et les trépignements à faire peur. "*Bravo... bravo toro!*" crie-t-on de toutes parts. "Mais le malheureux picador a peut-être la jambe broyée sous le corps de son cheval éventré; il va peut-être subir le même sort,... Qui pense à cela! il faudra en envoyer un autre, comme on fournira un autre taureau, lorsque celui-ci sera mort.

V

Le second acte du.....drame commence.— Le fier taureau maître du terrain, les cornes dégoutantes de sang, se promène en vainqueur dans l'arène: il dédaigne ses ennemis étendus sur le sable, et attend de nouveaux adversaires.

Cinq ou six *banderilleros*, légers comme des gazelles, entrent en scène en sautant pardessus une enceinte en planches formant couloir entre les spectateurs et les combattants. Les costumes andalous de ces hommes, sont d'une richesse et d'une élégance tout-à-fait théâtrale et dessinent une jambe nerveuse et souple comme un ressort d'acier. Tous portent en main deux petits dards chargés de rubans et munis à leur extrémité de petites pointes crochues.

Le taureau voyant ces brillants adversaires voltiger autour de lui, ne sait lequel assaillir; il faut lui en épargner le choix. Un des combattants, tenant un dard dans chaque main, va se planter en face de l'animal dont il attend le choc sans sourciller; lorsqu'il sent ses cornes lui effleurer la poitrine, il lui enfonce ses deux dards de chaque côté du cou, et, d'un brusque mouvement de côté, évite la mort.

Les véritables "courses," et les grandes prouesses ne commencent que lorsque tous les dards sont épuisés : il s'agit alors de la réputation des combattants et tout est abandonné à leur fantaisie. Le pauvre animal est par conséquent soumis à toutes les taquineries imaginables : sa fureur ne connaît plus de bornes ; mais cette rage, cette fureur sont impuissantes contre l'agilité supérieure de ses ennemis dont les corps semblent toujours suspendus aux cornes qui les poursuivent sans jamais pouvoir les atteindre, comme autant de feux follets de nos légendes, se tenant toujours à une distance respectueuse de la main qui les poursuit.

VI

Le troisième acte ne commence que lorsque l'on s'est bien amusé, et que les forces du taureau se sont épuisées dans cette lutte presque toujours inutile. Il est court.

Le pauvre animal doit mourir des mains de "l'Espada," qui entre en scène au milieu d'un silence d'attente et de curiosité ; dans sa main gauche sont un petit drapeau rouge, son seul bouclier, et une épée, véritable lame de Toledo, flexible comme un roseau.

La charge "d'Espada" demande un courage et un sang-froid à toute épreuve ; il joue sa vie pour des applaudissements, qui ne lui feront pas défaut s'il réussit à la satisfaction générale ; il devient alors presque un personnage en Espagne. Son devoir est dans tous les cas, d'attendre le taureau de pied ferme, et, sans reculer d'un pas, lui enfoncer son épée dans le cœur au défaut de l'épaule. La mort doit être instantanée, sans agonie et sans convulsions.

Au premier taureau que je vis ainsi abattre, j'eus comme un éblouissement, je ne m'en cache pas ; j'avais vu l'animal se précipiter, ses cornes effleurer la poitrine du toréador, le petit drapeau rouge s'agiter convulsivement ; j'avais entendu les cris de terreur poussés par des poitrines françaises et je n'eus que le temps de penser à un accident fatal. Cet éclair d'inquiétude n'était cependant pas encore passé que le taureau s'affaissait sur ses genoux, et s'écrasait sur le sol, sans qu'un seul de ses muscles se soit roidi. La foudre n'aurait pas été plus prompte ; la tête de l'animal n'avait pas dépassé notre *Espada* tout radieux, et saluant les spectateurs, pour les remercier de leur inquiétude, et de leurs applaudissements à faire crouler les estrades.

VII

Le *drame* est fini : — il ne s'agit plus que d'enlever les morts ; deux mules, richement caparaçonnées, sont pompeusement introduites dans l'arène, et le malheureux taureau, digne d'un meilleur sort, est honteusement trainé par les cornes dans les coulisses : il appartient aux hopitiaux ainsi que tous les profits provenant du combat. Le tour des chevaux éventrés vient ensuite : on me rapportait alors, qu'une de ces pauvres bêtes, ayant encore la force de se lever, avait été conduite dans les couloirs, trainant ses entrailles sur le sable au milieu des applaudissements des spectateurs !!!

Le sol de l'arène est remué pour faire disparaître le sang, et tout se prépare pour un nouveau combat.

VIII

Les Espagnols exigent beaucoup *d'honnêteté* de la part de leurs toréadors ; si l'un d'eux osait attaquer le taureau déloyalement, c'est-à-dire par derrière ou par surprise, il serait certain, d'abord d'être accablé de sifflets, puis lapidé s'il osait se montrer dans les rues de longtemps ; il lui vaut presque autant se faire de suite casser un bras ou une jambe, courir même le risque de se faire enfler par les cornes de taureau.

Les accidents ne sont pas très fréquents, cependant par mesure de précaution, un chapelain et un chirurgien sont toujours prêts avec tous les instruments et bandages nécessaires.

Mon voisin d'estrade, Espagnol très intelligent, ne pouvait comprendre la grande répugnance des étrangers pour ces jeux nationaux de l'Espagne. "Il s'en faut de beaucoup," disait-il, "qu'ils soient aussi cruels et aussi révoltants que les combats d'hommes en Angleterre (la boxe) et aussi dangereux que les spectacles licencieux de Paris." Il avait probablement raison ; mais n'ayant jamais eu l'avantage de fréquenter les hauts cercles de la boxe et des combats de coqs, j'en suis revenu le cœur lourd et promettant bien de n'y pas retourner

Il y a, dans la vue du sang, quelque chose de révoltant auquel le cœur ne se fait qu'avec peine, et il est incompréhensible qu'un peuple chrétien y puisse prendre plaisir ; mais, d'un autre côté, il ne faut pas tomber dans l'exagération des détracteurs ordinaires

de l'Espagne et des Espagnols. La passion de ce peuple pour ces jeux cruels, n'est pas le seul des mystères incompris que cache le cœur de l'homme : écoutons plutôt le grand écrivain catholique de l'Espagne contemporaine, Balmès, expliquant les penchants de ses compatriotes tout en les déplorant.

“ En premier lieu, on doit remarquer, ” dit-il, “ qu'il existe dans le cœur de l'homme un certain goût secret pour les chances et les périls. Un récit romanesque ne nous intéresse qu'en autant que le héros est entouré de dangers. ”.....

.....“ Nous aimons les faits extraordinaires, surprenants, et quoi qu'il en coûte de le dire, notre cœur, tout en éprouvant de la compassion la plus tendre pour l'infortune, semble se lasser s'il ne considère de temps à autre des tableaux où le sang a mis une sombre parure. De là le goût pour la tragédie.....

.....“ Les étrangers qui nous accusent de barbarie, devraient observer que le goût du peuple espagnol pour les courses de taureaux, n'est qu'un effet particulier d'une inclination inhérente partout au cœur de l'homme. Ceux qui, à propos de cette coutume du peuple espagnol, affectent tant d'humanité, résoudre-t-ils les questions suivantes : Pourquoi l'empressement de la foule à tous les spectacles où les acteurs, pour une cause ou pour une autre, courent quelque péril ? Pourquoi tout le monde assisterait-il volontiers à la plus sanglante bataille, si ce pouvait être sans danger ? D'où vient que, partout, une multitude immense accourt pour être témoin de l'agonie du criminel sur le gibet ? ” D'où vient, pourrait-on ajouter, que le récit révoltant du combat de deux pugilistes célèbres, ait rempli presque tous les journaux de l'Angleterre, et ait été lu avec avidité et délices par une grande partie de la population ? Je ne sais qui a dit, et avec raison, que le cœur de la femme était un abîme de sensibilité, d'amour et de charité, comment alors expliquer pourquoi, le plus souvent, nos feuilles publiques ne sont lues par la femme, que pour ces récits émouvants de meurtres et d'accidents terribles dont malheureusement elles fourmillent ? Mystère de notre pauvre cœur si rempli de bien et de mal ! Ceux qui peuvent, cependant, voir de sang-froid deux hommes se pétrir la figure à coups de poing ; ceux qui pourraient désirer être les spectateurs d'une sanglante bataille ; ceux enfin qui peuvent voir un malheureux râlant son agonie sur l'échafaud, doivent au moins être tolérants pour les combats de l'Espagne.

IX

Si les abords de la *Plaza de toros* doivent être très-encombrés aux jours de la *grande fête*, ils ne le sont guères aujourd'hui. Il règne, à cette heure, dans tout Madrid un air de somnolence qui pourrait devenir contagieux ; nous nous hâtons donc d'entrer dans les superbes jardins du *Buen Retino*, dont une partie est exclusivement réservée à la famille royale.

Avant les guerres de l'Indépendance, ces immenses jardins renfermaient un établissement royal tout à fait espagnol, un palais, un théâtre et un couvent, il n'en reste plus guères que des ruines. Les Français ayant fait de Buen Retino un poste militaire, les Anglais prétendent qu'ils y ont tout détruit : les Espagnols au contraire en accusent leurs alliés!!!

Les grandes salles du palais ont été transformées en musée d'artillerie, où sont placés, entr'autres souvenirs historiques, la tente de Charles Quint, de ces fameuses lames de Toledo, flexibles à être introduites dans un fourreau circulaire ; les épées des chefs qui ont combattu pendant les dernières guerres des Carlistes et des Christinos ; enfin, et non le moins intéressant pour les "*progres-sistas*," les deux chaises et la table devant laquelle la petite comédie, la trahison de Vergara fut tramée entre Espartero et Maroto. La victoire, remportée par la trahison, n'a cependant rien de bien glorieux, c'est un succès dont on peut profiter au besoin, mais que l'on doit s'efforcer de faire oublier comme une insulte continuelle au parti vaincu.

X

Les salles de musée et peintures, attenantes au Buen Retino, étaient closes, mais notre seule qualité d'étrangers nous en fit ouvrir les portes. L'Espagne est le seul pays où j'ai trouvé les employés gratuitement polis et complaisants. On n'y a pas, comme en Angleterre et surtout à Londres, le désagrément des tarifs affichés avec le prix qu'il faut payer pour la visite de chaque objet un peu intéressant. On y voit encore moins les employés mendiant leur pourboire aux portes comme en France et en Italie. Les étrangers sont les bienvenus à Madrid, et les Espagnols tiennent à supporter les frais de l'hospitalité chez eux !.....

Les grandes salles du musée n'étaient occupées que par quelques jeunes copistes, s'efforçant de reproduire sur leurs toiles les sublimes coups de pinceau de leurs devanciers, le puissant, le vigoureux Velasquez, le terrible Ribera, l'angélique Murillo, le "Raphael" de l'Espagne.

Les copistes sont aujourd'hui à peu près les seuls artistes de cette école qui avait, autrefois, osé rivaliser avec la grande école Italienne.....

Ayant parcouru à la hâte la partie est de la ville, le quartier de l'aristocratie, nous nous enfonçons maintenant dans un quartier moins bien aligné, un peu moins propre, mais d'un intérêt historique bien supérieur. La vieille ville.

La rue de l' Arsenal nous conduisit jusqu'au Palais Royal construit sur les ruines de l'alcazar des Maures, détruit par le feu la veille de Noël 1734. C'est un vaste carré de 470 pieds sur chaque face, orné de colonnes ioniques d'un aspect imposant.

Philippe V, imbu des idées de grandeur qu'il avait puisées à la cour de Louis XIV, avait voulu rebâtir l'ancien palais sur des plans et avec une somptuosité qui en aurait fait le rival de Versailles. L'entreprise, grandiose et digne du petit-fils de Louis XIV, ne pouvait se réaliser, les guerres de succession ayant fait de trop larges brèches dans les finances du royaume ; l'espace, d'ailleurs, manquait pour ces immenses jardins qui font le plus grand charme de Versailles.

L'extérieur du palais peut rivaliser avec les plus belles constructions du genre en Europe. Nous n'avons pu voir l'intérieur, les palais ne pouvant être visités qu'en l'absence de familles royales. Cette règle générale n'eut qu'une seule exception pour nous ; à Caserte, notre seule qualité d'*américains du Canada* nous valut une permission toute spéciale du Roi que quelques uns ont voulu nommer "*Bomba*," parce qu'il avait résisté à l'émeute, et n'avait pas voulu permettre ces scènes sanglantes, qui suivent toujours les premières faiblesses des rois.

La position du palais, sur le penchant abrupte d'une colline qui domine le Mauzanares, rendait très difficile la tâche d'y établir des jardins dont la verdure aurait un peu réjoui l'œil, fatigué de la vue d'une campagne riche qu'en sables et en roches grisâtres. Il fallut y établir des esplanades artificielles ayant certainement leur mérite architectural, mais donnant une apparence sombre et massive à l'ensemble du palais.

XI

Madrid est la seule capitale qui n'ait pas été construite sur un fleuve ou au moins sur une rivière, car on ne peut, en justice, avoir la complaisance des Madrilènes et nommer "rivière" le petit torrent desséché et sablonneux que j'aperçois de la Place du Palais.

Des bancs de sable, et quelques maigres petits filets d'eau, me représentant le lit de *Saranda potamos* dans le Péloponèse, voilà ce que l'on nomme ici, "Rio Mauzanares !" Ses deux rives sont reliées ensemble par quatre ponts dont deux, ceux de Tolède et de Ségovie, sont d'une grandeur et d'une magnificence qui ferait envie à un grand fleuve ; le dernier surtout, construit par Philippe II, fait tellement contraste avec la rivière qu'il traverse, qu'un plaisant de Français disait que le Roi ferait bien mieux de vendre son pont pour acheter une rivière ! Malgré ce manque apparent d'eau, il y a peu de villes en Europe qui en soient si bien pourvues : les fontaines y sont multipliées, et toutes coulent une eau limpide et abondante.

XII

Après avoir parcouru la bibliothèque de l'Etat, riche de 200,000 volumes, la plupart de théologie, littérature espagnole ; après avoir vu une collection de 150,000 monnaies et médailles mauresques, celtiques, gothiques, et espagnoles, nous nous dirigeons vers la grande *Armeria reale*, par les esplanades de Palois, dominant le Manganares.

De nombreux groupes de blanchisseuses se disputant les maigres filets du torrent, forment, par leur ensemble, l'unique objet un peu pittoresque des environs de la ville. Quelques-unes, rares exceptions, sont très jolies, mais la plupart sont laides et malpropres, véritable "spectacle de fait pour l'œil d'un pénitent."

XIII

Il n'existe peut-être pas de collections d'armures et de reliques historiques comparables à celles de l'*Armeria Reale* ; celles de la Tour de Londres et de musée d'artillerie à Paris leur sont, à mon

avis, très inférieures, et cela se comprend : les gloires de l'Espagne sont toutes de souvenir ; ce sont des gloires du passé.

Cette nation, aujourd'hui descendue au second rang parmi les grandes puissances de l'Europe, a, pendant les siècles vraiment catholiques de Ferdinand et Isabelle, de Charles Quint et Philippe II, marché à la tête de la civilisation et dominé le monde ; elle a découvert et conquis le Nouveau-Monde, elle a écrasé l'Islanisme ; ses flottes ont sauvé l'Europe à Lepante, et fait troubler l'Angleterre. Il n'y a donc pas à s'étonner, si la terre de la Chevalerie, le pays du Cid et de Gonzalve de Cordoue, surpasse tous les autres pays de l'Europe, par le nombre, la richesse et la variété de ses armures et trophées antiques ; elle ne fait que prendre le rang que l'histoire lui a assignée.

L'aspect de la "grande salle" est vraiment imposante, tous les siècles de la grandeur espagnole y sont largement représentés. Au centre, sont les figures équestres armées en bataille et la lance au poing ; les murs sont tapissés d'une foule de chevaliers bardés de fer et prêts à se lancer au combat, ou à entrer dans la lice du tournoi pour la plus grande gloire de la dame de leur pensée.

Du plafond sont suspendus les drapeaux enlevés à l'ennemi ; toutes les puissances de l'Europe y ont fourni leurs contingents. Les drapeaux rouges, au sinistre croissant, ont presque tous été enlevés à Lépante ; les guerres contre les Maures ayant été des guerres saintes, on a préféré offrir leurs drapeaux au Seigneur et en orner ses autels.

Ici, ce sont les armures de Philippe II et d'Ali Pacha commandeur Turc à Lépante ; à côté, le casque et l'épée du défenseur de Grenad, du bourreau de Abencerrages, et nombre d'armures de Charles V. Ailleurs, c'est l'armure équestre de Fernand Cortès, en acier poli et d'une pesanteur impossible pour les hommes de notre siècle, celle de Pizarre ; plus loin, une armure moins lourde, travaillée en jaune et noire, celle d'un homme dont le caractère fait contraste avec la cupidité et la cruauté de Cortès et de Pizarre, le malheureux Christophe Colomb ; les armes de Ferdinand, d'Isabelle, de don Juan d'Autriche ; les épées de François I, du "Grand Capitaine," de St. Ferdinand et une foule d'autres qu'il serait trop long d'énumérer

XV

Continuant notre course vers le sud, nous passons la petite église "Santa Maria de la Almudena" autrefois une mosquée ; traversant

la rue de Ségovie et montons à l'ancienne "*Moreria*," (la ville maure), par de petites rues étroites, montueuses, mal bâties et presque qu'aussi malpropres que celles des autres vieilles villes de l'Europe. La *Moreria* est le seul quartier sale de cette ville qui ne le cède en propreté qu'à Vienne et à Berlin. Il s'en faut de beaucoup, cependant qu'il en ait toujours été ainsi s'il faut en croire la tradition qui rapporte qu'au siècle dernier ses rues étaient toutes d'une malpropreté révoltante et exhalaient une odeur presque insupportable. Il fallut une énergie plus qu'ordinaire pour opérer un tel changement. car les madrilènes tenaient, paraît-il, à cette infection que les médecins jugeaient nécessaire, pour corriger la trop grande apreté de l'atmosphère sur le plateau de Madrid!!!

XVI

Ainsi que je l'ai déjà dit, les trois classes de la société de Madrid ont leurs lieux de rendez-vous tout à fait distincts. L'aristocratie et le beau monde ont adopté le Prado de société avec les désœuvrés et les mendiants; le commerce, l'agiotage trônent au centre, à la Puerta del Sol et forment comme le trait d'union ou, si on l'aime mieux, la ligne de séparation entre la noblesse, et les classes ouvrières qui se sont emparées de la *Moreria* et de la *Cebada*, le marché aux grains et aux légumes, le seul généralement fréquenté par cette population éminemment frugale. Nous y voyons une population très-variée, mais, en général, paisible et bien supérieure à celle que l'on rencontre dans d'autres pays. Les mendiants, que l'on retrouve presque partout ailleurs, sont ici très-rares, ils n'y trouveraient rien à récolter; pour les rencontrer par bandes et les examiner à loisir, il faut pénétrer dans les petites rues étroites qui avoisinent la *Cebada* à l'est. Ces rues sont le receptacle de tout ce que Madrid renferme de plus hideux; aux mendiants à figures de brigands (ils le sont d'ailleurs tous plus ou moins en Espagne) se joignent des courtisanes révoltantes de malpropreté, et grand nombre de jeunes étudiants qui ne valent pas mieux, le tout entremêlé de groupes de cette race extraordinaire que l'on nomme au pays "Gypsies." Les Bohémiens portent ici le nom de "*Sitanos*;" ils forment une des parties les plus vivaces de cette race que l'on retrouve dans tous les pays de l'Europe et en Amérique. Ce sont partout les mêmes costumes, c'est-à-dire les mêmes haillons; comme partout, ils sont un peu saltimbanques, charlatans et diseurs de bonne aventure. Les jeunes filles, d'ordinaire remarquables par leur beauté, dancent pour amuser les désœuvrés des *fondas* (au-

berges). Les costumes qu'elles adoptent alors sont du plus gracieux et font un contraste frappant avec les misérables haillons dont elles s'affublent après la tournée.

Chose singulière, ces jeunes filles que l'on croirait naturellement très-exposées par le genre de vie qu'elles mènent, paraissent très-souvent strictement honnêtes. Elevées dans la misère et même dans le mépris des peuples au milieu desquels elles vivent, elles ont contracté un genre de vertu qui en impose à l'étranger ; on dirait qu'elles lui renvoient le mépris dont elles ont été accablées à leur naissance.....

L. R. MASSON.

LE VIEUX SOLDAT DE 1812.

Il a vu sans pâlir, ce vieux contemporain,
Des fils de Washington l'aigle aux ailes d'airain
Promener sur nos bords sa farouche colère.
Il l'a vu dans son vol abattre cent drapeaux,
Les tordre sous sa griffe et jeter leurs lambeaux
Sous le regard sanglant des fils de l'Angleterre.

En ce temps-là, semblable aux bouches des volcans,
Le clairon des combats grondait dans tous les camps ;
Les nefs aux flancs d'acier tendaient toutes leurs voiles.
Refoulés vers nos bords les vaisseaux d'Albion
Sombraient sur les Grand Lacs en baissant pavillon
Devant les étendards aux plis semés d'étoiles.

Dans ces jours périlleux nos tyrans effrayés
Brisèrent les anneaux qu'ils rivaient à nos pieds
Et calmèrent l'orgueil de leur oligarchisme.
Alors le Canadien, oubliant ses malheurs,
Lança, fit éclater sur ses envahisseurs
Les éclairs de son glaive et de son héroïsme.

Pour punir ces forbans trois cents de nos soldats,
Sous de Salaberry, nouveau Léonidas,
Marchèrent hardiment vers d'autres Thermopyles.
Leur valeur fit trembler sept mille américains,
Et la foudre en éclats qui tonnait dans leurs mains
Brisait les rangs ainsi que des hochets fragiles.

1 Ce vétéran de 1812 est M. Charles Labelle, de Montréal.

De ces guerriers, sans peur sous l'éclair des canons,
 La gloire en lettres d'or burinait tous les noms ;
 Le concert enflammé des cœurs patriotiques
 Par tout le Canada s'élevait autour d'eux,
 Et chacun frémissait d'un orgueil généreux
 En entendant narrer leurs exploits héroïques.

*
 * *

Avez-vous vu ce vétéran,
 Hier soldat de mil huit cent douze,
 Portant sur une pauvre blouse
 Sa noble médaille d'argent ?

C'est un vieillard nonagénaire
 Aux cheveux gris, au chef branlant,
 Dont le regard étincelant
 Annonce l'orgueil militaire,

Il promène avec majesté
 Parmi la foule qui l'admire
 Son front toujours prêt à sourire
 Et serein comme un ciel d'été.

Chacun l'estime et chacun l'aime ;
 On sait que ce concitoyen
 Pour l'honneur du nom Canadien
 Affronta le péril suprême.

Il est pauvre ; quand vient le soir,
 Tout pensif il suspend son sabre
 Sur un vieux mur qui se délabre
 Comme les débris d'un manoir ;

Il évoque en sa rêverie
 Ces souvenirs d'un autre temps
 Qui font en reflets éclatants
 Resplendir le soir de la vie.

Savez-vous quels sont ses amours ?
 C'est d'entendre un cri de fanfare
 Et voir le coursier qui s'effare
 Au bruit rapide des tambours.

C'est d'aller, l'âme ardente et pleine
 De pensers qui n'ait pas de nom,
 Entendre le bruit du canon
 Qui gronde à l'île Ste. Hélène

Tous les jours, à midi sonnant,
Ce bruit rappelle à sa mémoire
L'orageuse et sublime histoire
Des preux dont il est descendant.

C'est d'aller sur le bord du fleuve
Regarder ces flots écumeux
Qui jadis portaient nos aïeux
Dans les jours de guerre et d'épreuve

C'est d'espérer qu'un temps viendra
Où de la France qu'il adore,
Sur ces flots bleus que l'aube dore,
L'hymne vainqueur retentira.

C'est de voir défilier ensemble
Les troupiers à l'air belliqueux,
Et, battant la marche avec eux,
De les suivre d'un pas qui tremble.

Tous les ans, au vingt-quatre juin.
Une mystérieuse ivresse
Réjouit sa verte vieillesse
Comme un pur rayon du matin ;

Car c'est le jour de la Patrie,
C'est le jour mémorable et grand
Où tout un peuple intelligent
Révèle sa force et sa vie.

Alors tout le monde à grands flots
Marche avec ordre dans les rues ;
Du milieu des foules émues
Flottent mille joyeux drapeaux ;

Et, plein d'un feu qui le transforme,
Ce soldat faible et décrépit
Pose cocarde à son képi
Et revêt son vieil uniforme.

En dépit de ses cheveux blancs
Il croit voir, par un doux contraste,
Naître en son âme enthousiaste
La floraison de ses vingt ans.

Ah ! c'est qu'il aime sa patrie ;
C'est qu'en son cœur ce mot sacré
A toujours fortement vibré
Comme une sublime harmonie.

EUSTACHE PRUD'HOMME.

VALENTINE

NOUVELLE

(Suite.)

PREMIÈRE PARTIE

V

Paul battit les guérets tout le jour, en rêvant ainsi aux mystères sacrés et éblouissants du cœur, dans lesquels il pénétrait en tremblant, mais avec une ardeur et un ravissement inexprimables.

Vers le soir, en retournant au Fayon et en suivant une grande route, il fut tiré de sa rêverie par le trot de deux chevaux qui s'avançaient vers lui. Il leva les yeux et reconnut M. du Breuil et sa fille. Vêtue d'une robe d'amazone de couleur sombre, la tête couverte d'un chapeau de feutre gris, surmonté d'une plume blanche, elle avait le visage animé et semblait prendre plaisir à la rapidité de sa course.

Arrivé près de Paul, M. du Breuil s'arrêta et le jeune homme vint lui serrer la main.

Valentine salua sans rien dire.

Pendant que son père et Paul causaient, elle ne paraissait pas souhaiter de prendre part à la conversation. Donnant de petits coups de cravache à sa monture, l'empêchant de continuer son chemin et de se tenir tout à fait en place, elle attisait l'impatience

du cheval et lui défendait en même temps de s'élançer en avant. Visiblement, et malgré la rencontre de Paul, elle ne témoignait pas le désir de rester longtemps au même endroit. Paul la regardait à la dérobée, et répondait vaguement à ce que lui disait M. du Breuil.

— Allons, mon père, dit soudain Valentine ; nous serons en retard.

Et cinglant les flancs de sa monture, elle s'inclina devant Paul et partit au galop.

L'autre cheval suivit l'exemple. Vigoureusement enlevé, M. du Breuil n'eut que le temps de dire :

— Au revoir !

Et il disparut avec sa fille derrière un nuage de poussière.

— Elle me fuit, pensa Paul ; moins que cela, elle m'évite.

A la prochaine montée, M. du Breuil dit à sa fille :

— As-tu remarqué ? Paul est très-bien en costume de chasse.

— Oui, répliqua Valentine, M. Paul est très-bien.

Ces mots furent prononcés avec tant d'indifférence, qu'ils semblaient couper court à ce sujet d'entretien. M. du Breuil, toutefois, ne se tint pas pour battu.

— Entendons-nous, reprit-il. Paul me plaît, et je me sens déjà de l'amitié pour lui. Mais je ne veux pas lui faire trop d'accueil si tu ne partages pas mes opinions. Tu as l'air d'éprouver une médiocre sympathie pour lui. Tout à l'heure, il ne cessait de t'admirer des yeux et tu affectais, je l'ai observé, de ne pas tourner la tête de son côté. Je voudrais savoir à quoi m'en tenir, afin de mettre ma conduite d'accord avec la tienne. Paul n'est pas un mauvais parti, ses parents.....

— Ah ! mon père, interrompit Valentine, je les chéris autant que je les vénère !

— C'est quelque chose, mais ce n'est pas tout, car il ne s'agit d'eux que secondairement. Je ne te demande pas si tu as du goût pour Paul, mais s'il est possible que, dans l'avenir...

— Belle question, cher père ! Est-ce que je sais aujourd'hui ce que je penserai demain ?

— Je crois que Paul est plus savant que toi. Je ne serais pas étonné qu'il ressentit pour toi...

— Cela l'aurait pris bien vite.

Et Valentine cravacha son cheval comme pour laisser bien loin derrière elle les mots qui lui avaient échappé.

M. du Breuil la suivit des yeux en souriant.

— De quoi nous mêlons-nous, nous les pères ? se dit-il avec une satisfaction pleine d'espérances. Laissons donc la jeunesse débrouil

ler ses affaires de cœur. Elle s'y entend mieux que nous. Il faut que Paul fasse ses preuves. Et il les fera, solides, brillantes. Si je pouvais arranger quelque chose pour qu'il sauvât la vie à Valentine ? Ce serait peut-être un heureux expédient. C'est singulier !... Je veille sur ma fille au rebours de tous les pères, je voudrais la lancer dans une grande passion, et elle s'obstine à rester sage et indifférente ! Laissons la faire. Elle ne se presse pas et elle a raison.

Et il rejoignit sa fille qui s'était arrêtée pour l'attendre.

VI

Le dimanche suivant, M. de la Fosse, madame de la Fosse et Paul se trouvèrent par hasard placés à côté de M. du Breuil et de sa fille dans la petite église de Condat. Ils sortirent ensemble après la messe et causèrent forcément. Les uns et les autres étaient venus à pied. Ils avaient à faire à peu près le même trajet et, en se séparant, M. du Breuil, sans consulter sa fille, invita la famille la Fosse à dîner pour le jeudi. Ils acceptèrent. Mais Valentine, dans l'intervalle, décida son père à engager d'autres personnes. Paul avait espéré une réunion intime, il vit arriver successivement au Breuil une vingtaine de convives. Il comprit parfaitement l'intention qui avait dicté des invitations si nombreuses et s'abstint de causer avec Valentine au delà de ce que la politesse exigeait.

La semaine suivante, il alla faire visite à M. du Breuil qui le reçut à merveille. Valentine demeura auprès d'eux. Elle prit part à la conversation avec beaucoup d'empressement, mais en la maintenant dans les bornes de la banalité la plus insignifiante, de façon à marquer très-clairement qu'elle accomplissait un devoir de bienséance, de même que Paul, et qu'il ne devait pas essayer de franchir ces limites.

Paul se retira le cœur froissé. Il eut honte de penser à une femme qui lui témoignait tant de froideur et d'indifférence. Et cependant, il y pensa toujours, il y pensa plus que jamais.

Quelques jours après, il aperçut M. du Breuil et sa fille qui s'acheminaient vers la Vienne.

— Où vont-ils ? pensa Paul qui s'intéressait maintenant aux moindres détails.

M. du Breuil était habillé comme pour aller à la ville. Valentine, au contraire, portait un costume de campagne, un chapeau de paille rond et une robe de toile. Sa taille souple et flexible, n'était cachée aux regards par aucun autre vêtement. Ce costume montrait qu'elle n'accompagnerait pas longtemps son père. D'autres indices s'ajou-

taient à celui-là. Une vieille femme, la Nardi, suivait par derrière, comme pour ramener Valentine. Deux chiens couraient follement ça et là. Ces deux chiens, avec lesquels on n'a pas encore fait connaissance, étaient fort beaux. L'un d'eux était une chienne de chasse nommée Lara, au poil blanc largement taché de jaune, aux pattes fines, nerveuses et infatigables, à la forme élégante et accomplie dans ses proportions. Valentine avait longtemps désespéré de l'appareiller, mais, dans sa nombreuse progéniture, se rencontra enfin un chien qui était son portrait vivant. A les voir maintenant courir et gambader ensemble, on les distinguait à peine l'un de l'autre. Cette ressemblance parfaite quintuplait leur beauté. Même finesse aux extrémités, mêmes oreilles pendantes, même tête intelligente et allongée, même regard. Quand ils passaient séparément, l'un paraissait l'ombre vivante, la répétition de l'autre. Quand ils couraient de conserve, on eût dit un animal double, obéissant par des mouvements réguliers à une volonté unique. Cette unité dans la dualité était si frappante, que, tout naturellement, on ne leur avait donné qu'un seul nom. On les appela d'abord mère et fils, puis, par abréviation : Méret. La présence de Méret qu'on ne conduisait jamais bien loin des propriétés, indiquait encore à Paul que Valentine ne s'éloignerait pas. Il retint auprès de lui ses deux chiens, qui s'élançaient instinctivement, soit pour jouer, soit pour livrer bataille, du côté où ils entendaient les aboiements joyeux de Méret, et regarda de loin Valentine, sans projet, sans autre espoir que celui de la voir quelques instants de plus au milieu des prairies.

M. du Breuil, Valentine, Nardi et les chiens descendirent jusqu'à la rivière. La vieille Nardi démarra un bateau et, dès que ses maîtres y furent montés, elle se mit à la manœuvre pour traverser l'eau. M. du Breuil débarqua seul. Ses affaires l'appelaient à Aix, petite ville voisine, et il était venu prendre la voiture qui parcourt à heures fixes la jolie route tracée sur la rive droite de la Vienne. Valentine resta quelque temps sur le bateau, puis un joyeux bruit de grelots retentit, annonçant le passage de la voiture, et M. du Breuil y prit place après avoir, de la main, échangé un adieu avec sa fille. Peu après, elle saisit la longue perche qui remplace les rames pour diriger les bateaux en usage dans ce pays, bateaux larges et plats, ainsi construits à cause de l'inégalité du fond de la rivière. Paul regardait de loin. Il vit Nardi s'opposer un instant à ce que Valentine se donnât la peine de conduire. Valentine répondait par gestes. Elle appuya doucement sa main sur l'épaule de la paysanne et la força de s'asseoir sur le banc qui formait l'arrière du bateau. Paul se souvint vaguement que la Nardi était sourde.

Cette circonstance fut pour lui un encouragement vulgaire mais irrésistible à ne pas laisser échapper cette occasion de parler à Valentine.

Gracieuse et adroite dans ses mouvements, elle semblait prendre plaisir à une saine fatigue. Tenant la longue perche dans ses mains fines, qu'elle n'avait pas même songé à ganter, elle la sortait toute ruisselante de l'eau, remontait d'un pas sûr jusqu'à l'avant du bateau, la plongeait en partie ou tout entière selon la profondeur des ondes, puis s'appuyait dessus et imprimait une impulsion rapide à l'embarcation. Nardi se tenait immobile sur son banc, et contemplait avec ravissement sa jeune maîtresse. Les deux chiens, attentifs et immobiles aussi à l'autre extrémité, interrogeaient parfois la jeune fille d'un œil anxieux. Ils avaient peur qu'elle ne leur ordonnât d'aller à l'eau. Leur poil ras leur rendait ce divertissement peu agréable. Au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient de la terre, ils se rassuraient.

— Ne tremblez pas ainsi, Méret, disait Valentine en souriant. Vous n'irez pas à l'eau. Non... Vous n'irez pas aujourd'hui.

Mais, presque au même instant, ils s'élançèrent d'un bond violent et simultané.

— Ah! les maudites bêtes! dit Valentine, que la secousse du bateau fit chanceler.

Du poste d'observation où ils étaient placés, les deux chiens venaient d'apercevoir quelque chose d'insolite sur la rive, un rat, sans doute, et ils s'étaient vaillamment jetés à sa poursuite. A leurs aboiements furieux, d'autres aboiements répondirent aussitôt. Les deux chiens de Paul, qui se nommaient Bas-noirs et Bas-rouges à cause de la couleur de leurs jambes, accoururent. Paul ne put les retenir. Il y eut un vacarme épouvantable, au milieu duquel on entendait, à terre et sur la rivière, des sifflements et des appels réitérés. Paul se montra. Il n'avait plus à se demander s'il agissait bien ou mal, discrètement ou indiscrètement. Sa présence sur le rivage ne pouvait plus être dissimulée. Dès qu'elle le vit, Valentine cessa de s'occuper de cette chasse inattendue, cessa de conduire le bateau et remit la longue perche à Nardi en lui faisant signe d'aborder. Par une transformation subite, cette jeune fille si active, si avide tout à l'heure de mouvement et d'exercice, s'enveloppa, comme d'un voile, de nonchalance et d'indifférence complètes. On voyait seulement, sous ses paupières abaissées, luire le feu intérieur des éclairs.

— Mademoiselle, dit Paul, en s'avancant lorsque le bateau toucha terre, voulez-vous me permettre de vous offrir la main ?

— Volontiers, répondit-elle.

Elle sauta sur le rivage, en effleurant à peine les doigts de Paul, puis elle le remercia par un signe de tête, et continua son chemin. Mais bientôt elle s'arrêta pour appeler ses chiens qui se livraient à un combat acharné, avec ceux de Paul.

— Méret ! dit-elle. Ici, Méret !

Paul ne faisait pas attention. Tout lui était égal.

— Monsieur, dit la jeune fille, M. Paul, séparez donc les chiens ; ils vont vraiment se dévorer.

Paul cria avec force.

— Bas-rouges ! Bas-noirs !

Mais ils le connaissaient depuis peu et ne lui obéissaient encore que modérément. Le duel, d'ailleurs, était fortement engagé.

Valentine, tout émue, allait se jeter entre les combattants. Paul, effrayé, sortit à l'instant même de son indifférence, entra vivement dans la mêlée, saisit ses chiens par la peau du cou et les enleva de ses deux mains vigoureuses. Quelques coups de pieds écartèrent les autres.

— Ils se battent, mademoiselle, ajouta-t-il mélancoliquement ; c'est tout simple ; ils voient que nous ne nous aimons pas.

— Vous croyez ? dit Valentine en rougissant malgré elle.

— Prenez mon bras, ils deviendront amis.

— J'en veux faire l'expérience, répondit la jeune fille d'un ton bref et décidé.

Elle passa résolument son bras sous celui de Paul, et voulant sans doute diminuer la portée de cette action, elle ajouta presque gaiement, en s'adressant aux chiens qui grondaient encore :

— Voyons, les chiens, la paix est faite, j'espère ! Taisez vous et soyez amis.

Les quatre lutteurs, ayant suffisamment prouvé leur grand courage, n'étaient peut-être pas fâchés d'avoir un prétexte honnête pour cesser la bataille ; peut-être la bonne harmonie qu'ils virent régner entre leurs maîtres influa-t-elle favorablement sur eux. Quoi qu'il en soit de leurs raisons secrètes, ils se rapprochèrent peu à peu, s'apprécièrent mutuellement, et on les vit bientôt se livrer sur l'herbe à des courses folles, jeux pacifiques remplaçant à la satisfaction générale les sanglants assauts de la guerre.

VII

La journée était superbe. Le soleil, au deux tiers de sa course, projetait le long des buissons des ombres dentelées. Les oiseaux, abondamment repus, chantaient sur les hautes branches des arbres,

ou se cachaient dans l'inextricable fouillis des haies vives. Ivres de raisin noir, les grives traversaient les airs d'un vol mal assuré, se demandant, sans doute, sur quels champs elles iraient s'abattre. Les vaches rumaient dans les prairies ondoyantes, et s'étonnaient parfois, sans se fâcher ou se mouvoir, lorsque les bergeronnettes allaient se poser sur leurs cornes. La grande voix des écluses retentissait pareille au grondement d'un océan lointain. Les fleurs, nées sans culture et principalement dans les endroits arides et négligés, paraissaient heureuses qu'on leur permit d'exister, quoique inutiles, relevaient leurs têtes vivaces, se coloraient à la lumière du jour, et attendaient, sans trop d'impatience, la rosée des nuits.

Valentine et Paul marchèrent d'abord en silence. Valentine sentait, non sans émotion, battre le cœur de Paul.

— N'avez-vous rien compris, rien diviné ? dit-il tout à coup. Il faut que je vous parle. Pour mon repos, j'ai déjà trop tardé."

La jeune fille se détourna.

— Viens donc, Nardi ; nous allons trop vite ? Qu'est-ce que tu dis ? Es-tu fatiguée ?

— Elle ne dit rien, elle n'entend rien, répondit Paul, elle est sourde.

— Elle est bien heureuse, répliqua Valentine.

— Ah ! reprit-il, ne savez-vous pas ce j'ai à vous dire ? N'avez-vous pas lu tout mon cœur dans mes yeux ?

— En effet, répondit Valentiné ; un amour à votre porte, c'est très-commode ! Je me suis bien doutée que vous ne manquerez pas de profiter de cette proximité.

— J'ai vu le bonheur sous ma main, mademoiselle. J'ai avancé le bras pour le saisir. Si c'est une faute, je l'ai commise.

— C'est bien cela, reprit Valentine, comme si elle eût répondu à sa propre pensée : après les études de collège, les études à Paris ; après les études à Paris, le mariage ; c'est la règle. Avouez, monsieur, que vous commenciez à vous ennuyer à la campagne. Vous croyez m'aimer ? quelle erreur ! Vous obéissez à l'usage, aux circonstances, à vos parents. Vous obéissez, je dois le dire, militairement, et votre docilité est bien remarquable.

— Mes parents, mademoiselle, n'ont point pour moi une tendresse aveugle ou envahissante. Jamais mon père et ma mère ne m'ont parlé de vous en y joignant l'idée d'un mariage possible.

— Je ne pourrais pas en dire autant ; mon père ne m'a pas laissé ignorer qu'il vous regardait comme un parti convenable.

— Et vous avez répondu ?

— Je n'ai rien répondu.

— C'est me dire que je ne dois pas connaître votre pensée.

— Eh ! mon Dieu, sachez-la, sachez-la tout entière et qu'il n'en soit plus question.

— Attendez, mademoiselle, attendez encore, s'écria Paul épouvanté d'apprendre un refus formel.

— Vous souhaitez que j'attende ? Alors, ne m'interrogez pas. J'aime beaucoup mes chiens, certainement. Mais je ne puis pousser le dévouement jusqu'à vous épouser pour les empêcher de se battre.

— Assez, mademoiselle. Vous raillez, c'est naturel, car il vous est indifférent de me voir souffrir.

— Souffrir ! Les grandes passions naissent donc bien vite ! Vous êtes contrarié, voilà tout. Les choses s'arrangeaient si bien ! Vous n'aviez, pour ainsi dire, pas à sortir de chez vous pour me faire la cour. Croyez-moi, vous vous consolerez promptement.

— Ceci est mon affaire, mademoiselle. Si je n'ai pas su garder un secret que je voudrais faire rentrer et étouffer dans mon cœur, je saurai du moins.....

— Monsieur Paul, interrompt Valentine d'une voix douce et grave, est-ce que nous allons nous fâcher ?

— Pourquoi pas, si cela vous fait plaisir ? répondit-il avec amertume.

Puis il ajouta d'un ton plein de véhémence :

— Nous ne sommes pas des enfants, Nous avons une volonté. Placés par le sort l'un à côté de l'autre, vivant sous le même ciel, respirant le même air, rapprochés par notre âge, par des conditions sociales à peu près analogues, par les mêmes goûts, peut être les mêmes penchants, on aurait pu croire que nous nous aimerions. Nos pères l'ont espéré sans doute. Tout est si bien d'accord pour nous unir, qu'ils supposaient que nous ne serions pas assez fous pour chercher mieux. A quoi pensent-ils donc nos pères ? Ils radotent. C'est précisément la facilité de cette alliance qui la rend impossible. Il faut à une jeune fille autre chose qu'un jeune homme qu'elle a vu grandir et dont elle a partagé les premiers jeux. Il faut à un jeune fille quelque chose d'imprévu, de saisissant, de romanesque. Un amour protégé par son père, c'est trop simple, trop vulgaire. Les jeunes filles ont des rêves, des aspirations. C'est dans les régions les plus inaccessibles du sentiment qu'elles poursuivent leur idéal. Je ne suis pas un idéal, moi ! Je n'ai pas cette prétention. Je n'ai jamais enlevé de femmes. Je ne me suis jamais battu en duel. Je n'ai jamais été, pendant les nuits sombres, rôler à travers les grands arbres sous vos fenêtres, avec une échelle de soie dans ma poche. Je ne sais pas escalader les

balcons ou chanter des sérénades. Vous avez une duègne ; si elle n'était pas sourde, j'oserais à peine vous parler. Je suis un pauvre sire, n'est-ce pas ? Mon histoire est réellement trop plate et trop commune. Je n'ai même pas la qualité la plus indispensable aux amoureux : la persévérance. Je devais vous supplier, vous implorer, et je voudrais au contraire racheter au prix de mon sang le secret que je vous ai livré. Vous avez votre orgueil, j'ai le mien. Je souffre, mais soyez tranquille ; vous n'en saurez plus rien. Je souffre, car dans cet amour si ordinaire, si dénué d'obstacles, si prosaïque, j'avais mis, moi, toute mon âme.

— J'ai peut-être tort, dit la jeune fille, à voix basse.

— Ah ! Valentine ! s'écria Paul avec un irrésistible espoir.

— J'ai peut-être tort, reprit-elle d'un ton plus accentué, mais je hais les sentiments de commande. Ah ! ne m'interrompez pas. Vous avez souhaité une explication, laissez-moi vous la donner. Libre à vous de me considérer ensuite comme une fille romanesque. Combien y a-t-il de temps que vous êtes revenu de Paris ? Quinze jours ou à peu près. Avant votre retour, une petite conspiration avait été ourdie entre nos parents. Je m'en suis aperçue quand nous sommes allés dîner chez vous. Au moment de partir pour le Fayon, mon père ma félicité de ma toilette. Et, quand j'en ai changé, par caprice, par enfantillage, il a paru désappointé. Madame votre mère, elle, en a été ravie, trouvant dans cette simplicité de mise une preuve et un désir d'intimité. Après le dessert, nous avons été longtemps seuls. Nos parents souriaient en nous regardant de loin. Leur projet était arrêté d'avance. Et vous monsieur, si je m'y étais prêtée, vous m'auriez juré, après dix minutes d'entretien, que vous m'adoriez.

— Non pas après dix minutes, mademoiselle, mais tout de suite. L'aveu était sur mes lèvres, et je m'étonne d'avoir pu le retenir jusqu'à aujourd'hui.

— Vous êtes franc, je serai franche aussi. Or, je vous le confesse, cela m'a déplu, déplu à ne pouvoir l'oublier. Ce n'est pas votre cœur qui a parlé, c'est votre bon sens, c'est votre raison. Toute jeune personne qui n'eût pas été absolument laide ou sotte eût obtenu le même triomphe. Cette docilité à ne voir dans le mariage qu'un arrangement de famille m'a inspiré d'abord pour vous un peu de dédain. Vous voyez que je suis sincère. A présent, ce dédain a disparu. Il a disparu, car le sentiment nouveau qui s'offrait à vous dans des conditions si favorables me semble maintenant respectable, parce que je suppose que vous y avez cru. Mais moi, je n'y crois pas.

— Vous n'y croyez pas?

— Non.

— Mais qu'exigez-vous? Quelle preuve?...

— Rien. Je n'y crois pas.

Paul ne répliqua point. Il était dans un âge où le cœur, prompt à recevoir des impressions, met une sorte de gloire à les dominer. Il comprima donc les siennes avec une courageuse fierté pour ne pas les exposer aux mépris. L'âme profondément remuée par la tendresse est bien moins rebelle aux sacrifices que ne le serait la vanité ou l'amour-propre. Dans son ignorante exaltation, Paul se promit intérieurement d'oublier Valentine. Puis, quand une révolte de tout son être lui montra que c'était impossible, il se jura de ne jamais rien laisser voir de ses tourments à la jeune fille. Grâce à une sincérité jeune et forte, il s'imagina que Valentine ne reviendrait pas sur sa décision. Paul était encore dans ce bel âge d'inexpérience, d'illusions et d'enthousiasme où l'on se figure que les amours, comme les haines, durent éternellement.

— C'est fini, murmura-t-il. Elle ne m'aime pas.

Puis il ajouta tout haut :

— Vous êtes arrivée, mademoiselle. Adieu.

— Au revoir! répondit Valentine avec un sourire doux et bon. Je vous ai dit ma façon de penser, monsieur Paul. Mais elle n'a pu vous montrer que je fusse mauvaise ou coquette, et j'espère que nous resterons bons amis.

— Oh! très-bons amis! répliqua-t-il.

Et comme pour prouver à Valentine et à lui-même que la blessure de son cœur déchiré se fermait, il cria, d'un ton en apparence dégagé et indifférent :

— Bas-rouges, Bas-noirs! Allons les chiens!

Mais il ne put s'empêcher de se tourner une dernière fois vers Valentine, et de lui dire, avec une gaieté mouillée de larmes :

— Vous voyez! Ils ne peuvent plus se quitter.

— Est-ce un exemple à suivre que vous me proposez? Répliqua Valentine en riant. La comparaison ne serait pas flatteuse.

Voulant sans doute épargner à Paul, et à elle peut-être, ce que le moment de la séparation avait de pénible après un pareil entretien, la jeune fille, prit le bras de Nardi et lui dit, en parlant très-haut :

— Nous t'avons fait courir, ma bonne Nardi. Tu es tout essouffée. Tu vas te reposer. Tu l'as bien gagné. Tu n'as plus tes jambes de vingt ans.

La vieille paysanne fit de vains efforts pour comprendre. Ne pou-

vant y parvenir, elle répondit, en secouant la tête d'un air à la fois gracieux et bourru :

— J'entends bien ! J'entends bien ! Tu n'a pas besoin de crier si fort. Tu est comme les autres, tois, tu crois toujours que je suis sourde.

Valentine rentra chez elle, et Paul se dirigea du côté du Fayau.

VIII

Tous les ans, dans les premiers jours de septembre, M. de la Fosse avait l'habitude de faire une grande pêche dans le bassin de la Vienne que bordaient ses prairies, et invitait quelques personnes pour cette solennité. M. du Breuil et sa fille, cela va sans dire, furent engagés. Paul, se souvenant de la nombreuse compagnie qui avait pris part, conjointement à lui et à sa famille, au précédent dîner chez M. du Breuil, se fit un point d'honneur de témoigner qu'il ne recherchait pas, lui non plus, les réunions intimes pouvant lui offrir des occasions de rapprochement avec Valentine. Il prit donc ses dispositions de manière à ce que les invitations fussent multipliées, et il en adressa personnellement quelques-unes à plusieurs jeunes gens de ses amis, comme pour faire sentir qu'il abdiquait toutes prétentions, et que des rivalités pour obtenir le cœur de Valentine lui étaient devenues parfaitement indifférentes.

Parmi les invités, se trouvait un jeune et riche manufacturier, propriétaire du moulin à porcelaine de Fontjaudrau, situé à deux kilomètres de là, en remontant la Vienne. M. Frédéric Mallet jouissait, et à juste titre, d'une grande réputation d'intelligence et d'esprit. Rien, du reste, n'annonçait en lui un négociant. Infatigable chasseur, bon cavalier, fort en escrime et en natation, danseur recherché, causeur amusant, ses qualités de commerçant ne se révélaient jamais qu'entre hommes, lorsqu'il s'agissait de traiter des affaires, et il développait alors, dans un langage net et précis, d'excellentes idées pratiques, en même temps qu'il montrait beaucoup de finesse et une inflexible droiture.

Frédéric Mallet était beau garçon. Il avait un de ces visages francs et ouverts, mais en face desquels, cependant, on sent d'instinct qu'il ne faut pas trop se livrer. La force et la solidité massive nuisaient un peu en lui à la distinction. On lisait sur sa figure et dans toute sa personne la sécurité, la confiance en soi, le complet et large épanouissement de la vie. Produit parfait d'une civilisation matérialiste, Frédéric avait pensé de bonne heure que tout dans l'homme doit se convertir en rouages utiles, pour aboutir, par des

combinaisons multiples et savantes, à une marche simple et régulière comme celle d'une pendule. De même que les chocs, le chaud ou le froid arrêtent, activent ou ralentissent la course de l'aiguille, et qu'il faut, par conséquent, les éviter. Frédéric supprimait autant que possible dans son existence l'émotion, la haine ou l'amour, par lesquels l'équilibre des créatures humaines est si facilement dérangé. Le cerveau, pour lui, était tout l'homme. Son cœur ne s'animait que lorsque sa raison avait pour ainsi dire posé le doigt sur un ressort en disant : Tu peux battre. Dans une société qui semble prendre pour tâche de former des instruments excellents pour le jeu compliqué de ses institutions, ce jeune homme s'était fait une place très-enviée et très-honorée. Il était l'expression la plus entière et la plus magnifique d'une époque positive et rationaliste. Cependant, il lui manquait quelque chose. Quoi ? Il lui manquait d'abord ce qu'il avait volontairement retranché, comme bagage inutile : l'émotion, l'illusion, l'enthousiasme, la jeunesse. Il lui manquait peut-être encore autre chose. Mais ce sont là de trop graves questions, surtout un jour de grande pêche, à la campagne, et il vaut mieux continuer ce simple récit.

Dès le commencement de cette journée, Frédéric Mallet fut frappé de l'exquise beauté de Valentine. Parée comme pour un bal, vêtue de ces charmantes étoffes de soie qui bruissent, chatoient et paraissent, tant elles sont mobiles et souples, se confondre avec la femme qui les porte, elle s'abandonnait à la joie générale d'une fête que protégeait la tiède sérénité du temps. Ayant peu vu le monde, peu assisté à ses réunions, elle n'avait rencontré Frédéric que par hasard, à de rares intervalles, et il n'avait guère pris garde à elle. Frédéric, par caractère, était de ces hommes pour lesquels la beauté de femmes n'existe passans entourage favorable et sans grande parure. Quand il vit Valentine si jolie, si resplendissante, il ne put se défendre d'un vif sentiment d'admiration, sentiment qu'il ne réprima point, car il était d'accord avec des calculs précédemment arrêtés. Frédéric, en effet, avait le désir de se marier. Il ne voulait pas d'une femme de commerce, si riche qu'elle fût. Sa fortune, très considérable, lui permettait de choisir, et, n'ayant plus à monter sous le rapport des richesses, il aspirait à monter sous le rapport du rang. Très fier de sa roture, illustrée et dorée par son père et par lui, il souhaitait, par une anomalie que tout le monde comprendra, épouser une jeune fille noble ou à peu près. Mais il souhaitait en même temps, pour ne pas se mettre en contradiction ouverte avec lui-même, paraître avoir été entraîné par l'excessive beauté d'une femme aimée. Ce jeune homme si sage et si avisé avait, dans le silence de la réflexion, prémédité de faire

une éclatante folie, dont tout le département parlerait et qui lui ferait honneur.

— Je puis me donner le luxe d'un mariage d'amour, s'était-il dit souvent. Et, après avoir fait deux ou trois fois le tour de Valentine, il murmura :

— Voilà mon affaire.

Au déjeuner, les places n'étaient pas marquées. Chacun se cassa sans cérémonie. Sans cérémonie aucune, Frédéric s'assit près de Valentine. Il songea pourtant à Paul.

— Je ne voudrais pas, pensa-t-il, aller sur les brisées de personne. Il ne me serait certainement pas désagréable de supplanter un rival ; mais d'un autre côté, je ne veux pas me compromettre par un échec. Paul de la Fosse et Mademoiselle du Breuil sont voisins de campagne.....

Mais Paul ne s'occupait pas plus de Valentine et de Frédéric que s'ils n'eussent point existé. Pendant tout le repas, il n'adressa à la jeune fille ni une parole ni un regard. Elle témoigna une indifférence semblable. Paul s'efforçait d'oublier, et, en apparence du moins, il y parvenait. Quant à Valentine, elle ne paraissait avoir ni à oublier ni à se souvenir.

— C'est parfait, pensa Frédéric. Mon ami Paul a probablement laissé ses affections à Paris. Tous les jeunes gens que j'ai vus faire leurs études sont de même. Il reviennent complètement idiots, et il faut les remettre au vert, pendant trois ou quatre mois pour qu'ils soient bons à quelque chose.

Frédéric résolut donc de se lancer, et il se lança.

Après le déjeuner, émerveillé de la grâce, de l'esprit et de la distinction de Valentine, il aborda M. du Breuil, le prit à part, et lui dit :

— Mon cher Monsieur, mademoiselle votre fille a-t-elle des engagements ?

— Quels engagements ? demanda M. du Breuil un peu surpris.

— Pour se marier ?

— Pour se marier ! s'écria M. du Breuil de plus en plus surpris. Pas que je sache. Ma fille n'a pas dix-neuf ans.

— Si vous et elle vous en preniez, ajouta Frédéric, veuillez je vous prie, m'en avertir.

Et il s'éloigna d'un air de discrétion et de politesse aisée, laissant M. du Breuil plus étonné que flatté.

— Comme il y va ! murmura celui-ci. Voilà une façon expéditive d'entrer en matière. Est-ce un prétendant ? s' imagine-t-il acheter une maison ou un stère de bois ? Après tout, il se déclare comme il peut. Il ne pèse pas sur ma volonté, il me dit seulement... Eh !

je ne suis pas un sot. On dit cela quand il s'agit d'une acquisition quelconque : ne vendez pas sans me prévenir ! mais, pour un mariage...

Voulant joindre aux siennes les lumières de sa fille, il l'appela brusquement.

— Valentine, dit-il, as-tu des engagements ?

Elle répondit, comme avait répondu son père :

— Quels engagements ?

— Pour te marier ?

— Pourquoi cette question, mon père ?

— Ah ! j'en étais sûr ! Tu la juges déplacée ; et cependant, elle vient de m'être faite.

— Par qui ?

— Par Frédéric Mallet.

— Qu'est-ce que cela signifie, mon père ?

— Que tu lui plais, sans doute. C'est un langage à lui. Il se met sur les rangs.

— Eh bien, qu'il y reste. Nous ne pouvons l'en empêcher.

M. du Breuil parut fort satisfait. Si sa fille n'eût pas été déjà loin, il l'eût chaudement félicitée.

— C'est bien simple, pensa-t-il, en se frottant les mains. Elle a de l'esprit comme un ange, ma Valentine. Elle a trouvé la solution tout de suite et sans difficulté. M. Frédéric se met sur les rangs ; eh bien, qu'il y reste !

Mais M. du Breuil ne put s'empêcher de remarquer la froideur glaciale qui continua de régner entre Paul et Valentine.

— Plus ils se voient, pensa-t-il, moins ils prennent feu.

Et ses beaux projets s'évanouissaient.

Sous le coup de cette déception, il envisagea plus favorablement l'ouverture que lui avait faite Frédéric.

— Certainement, se dit-il, ce garçon a été un peu brusque. Il m'a demandé ma fille aussi rondement que s'il m'eût proposé de m'acheter une coupe de foin. Mais, dans ces circonstances-là, l'intention et la fin justifient les moyens. Il vaut mieux se présenter ainsi que de rester muet comme une carpe.

Vers le soir, se trouvant par hasard seul auprès de Frédéric, il s'informa d'un ton aimable comment allait le commerce. Le jeune négociant s'empara immédiatement du bras de M. du Breuil, et parut ravi de lui faire de nouvelles confidences.

— J'ai beaucoup causé, lui dit-il, avec mademoiselle votre fille, et il m'a paru qu'elle prenait quelque plaisir à ma conversation. Est-ce un témoignage de sympathie ? Je n'en sais rien, mais sans y voir un indice favorable à la conclusion de l'affaire...

— De l'affaire ! dit M. du Breuil un peu choqué.

— Sans doute. Il n'est pas question ici d'un amour en l'air. Vous avez trop de bon sens pour ne pas apprécier toute la gravité du mariage. Vous qui êtes plein d'esprit, de clairvoyance, et qui avez naturellement de l'influence sur mademoiselle Valentine, vous devriez tâcher de savoir...

— Oh ! quant à cela, je ne m'en mêle pas. Je ne forcerai en rien le choix de ma fille.

— Vous avez raison. Attendons ; c'est plus sage. L'affaire se présente bien.

— Encore ce mot !

— L'habitude ! n'y attachez pas d'importance, car franchement, si je n'apercevais dans une alliance qu'une affaire, je la trouverais facilement ailleurs, beaucoup plus avantageuse que chez vous.

— Cherchez.

— C'est inutile. Ma fortune est assez considérable pour pouvoir se passer d'être doublée. Ce que je veux, c'est le bonheur, c'est... votre fille. Je n'ai pas encore osé risquer un aveu. Je me contente de vous confirmer ce que je vous ai déjà dit : ne prenez pas d'engagement sans m'en prévenir.

— Je ne vois pas d'inconvénients à vous le promettre.

— De mon côté, si je devenais amoureux d'une autre femme, pour le mariage, bien entendu, car le reste ne compte pas, vous le sauriez. Je ne connais que cela, moi, la loyauté en affaires.

— Il y tient, pensa M. du Breuil. Voilà un gaillard qui ne renonce pas plus facilement à ses expressions qu'à ses idées.

H. AUDEVAL.

(A continuer.)

CHRONIQUE DU MOIS.

Il fut un temps où le courage héroïque faisait des prodiges. Les grands dévouements produisaient les grandes victoires. Aujourd'hui les perfectionnements de la science ont changé tout cela. La toute-puissance dans les batailles appartient à ceux qui font tonner les meilleurs canons. Et voilà pourquoi l'armée de Paris, malgré sa vaillance, fut incapable de briser la ligne d'investissement des Prussiens. Voilà comment après s'être fait décimer par la mitraille ennemie elle dut livrer ses armes aux vainqueurs, sous peine de mourir par la famine. Aussi le fait le plus patent à enrégistrer dans toute cette désastreuse campagne, c'est le triomphe de l'artillerie.

Nul ne pourra refuser à la France le bénéfice de l'héroïsme. Elle a fait tout ce qu'il était humainement possible de faire. Et si le succès n'a pas couronné ses efforts, son honneur n'en est pas moins intact.

La capitulation de Paris a mis virtuellement fin à la guerre. La résignation douloureuse du plus grand nombre et l'immense tristesse qui s'est emparée des esprits prouvent que les parisiens ont eu assez de grandeur d'âme pour ne pas renouveler les passions délirantes de leurs pères lors de l'invasion de 1815. Alors les soldats de Blucher se tenaient, mèches allumées, sur la gueule des canons braqués vers la foule. Et c'est à cette lueur sinistre que certains partisans politiques dansaient la carmagnole dans leur folle ivresse. Mais aujourd'hui, en face des Prussiens, ils sentent gronder en eux ces terribles orages de l'âme qui annoncent combien ils ressentent leur humiliation actuelle et combien ils doivent s'im-

poser de sacrifices de toutes sortes. Leur vanité en souffrira ; mais ils deviendront par là des hommes plus pratiques et ils seront les ouvriers de l'avenir au lieu d'être les amphitryons des voluptueux du monde entier qui se donnaient rendez-vous dans la Babylone moderne.

Après que les hontes de Metz eurent été consommées, l'armée du Prince Rouge traversait triomphalement les rues de cette ville au bruit des tambours et au concert des instruments de cuivre. Mais la population, pour indiquer qu'elle n'avait pas trempé dans le crime de Bazaine, criait affolée de douleur : " Mort au traître." Et la grande statue du Maréchal Fabert était là, debout sur son piédestal, drapée d'un immense voile de deuil comme pour pleurer cette ignominie, qui n'a pas eu son égale dans l'histoire du monde.

Pourquoi la capitulation de Paris n'a-t-elle pas soulevé ces explosions de colère qui ont accompagné la reddition de Metz ? Pourquoi, par toute la France, n'a-t-on pas crié à la trahison ? C'est parce que la population de Paris a fait son devoir. C'est parce qu'elle n'a pas voulu capituler, malgré l'œuvre terrible du bombardement, tant qu'il y eût suffisamment de vivres pour ses besoins. C'est parce que, en face de la France égorgée, le général Trochu avait des vues trop élevées pour oser, comme Bazaine, mettre sa dictature au service des partisans politiques.

L'énergie infatigable que Gambetta a déployée pour recruter de nouvelles armées et pour refouler l'invasion prussienne lui mérite à coup sûr beaucoup d'éloges. Mais, malgré son patriotisme brûlant, il eut le tort immense de faire marcher de front la cause de la patrie avec celle de ses principes, d'accoler les partisans de l'ordre avec les promoteurs de la révolution, d'être en même temps le tribun et le dictateur du peuple, de s'arroger en sus de l'autocratie civile une autocratie militaire dont il se servait pour démettre les généraux à son gré. L'armistice qui a été accordé pour permettre à la France de se constituer librement un gouvernement régulier a encore été pour cet homme une excellente occasion pour renier pratiquement ses grosses théories du libéralisme. Quand on a pour maxime de placer l'autorité entre les mains du peuple souverain, quand on professe d'être libéral jusqu'à la racine des cheveux, il est de fort mauvais aloi de poser des entraves à la liberté du suffrage. Au si, le décret qu'il a lancé excluant du scrutin l'empire et les anciennes dynasties, a-t-il échoué misérablement devant l'opposition du gouvernement de Paris.

* *

Les événements qui viennent de s'accomplir dans cette désastreuse campagne de France apportent aux puissances d'Europe une leçon terrible et grosse de conséquences dans les conditions économiques et sociales des peuples. Naguères encore on parlait d'un désarmement général. Nombre d'esprits s'émerveillaient des résultats que devaient produire les systèmes de pacification de certains penseurs. On créait des utopies philanthropiques qui apparaissaient aussi brillantes, mais, hélas ! aussi fugitives que les étoiles filantes. Et c'est pendant qu'on faisait éclore tous ces beaux projets, c'est pendant qu'on inventait la confraternité éternelle et universelle des peuples qu'est éclatée cette guerre, la plus sanglante des temps modernes.

La guerre est une malheureuse nécessité, et prétendre s'en affranchir, c'est prétendre enlever à l'homme ses passions et à Dieu une des verges de sa vengeance.

L'état de choses actuel est d'autant plus déplorable qu'il doit imposer à chaque pays l'obligation d'établir une armée permanente considérable. Quelle perte pour l'industrie, pour le progrès matériel, pour les conditions financières et pour le bien-être des sociétés.

Tous les pouvoirs Européens augmentent énormément le chiffre de leurs armées. Albion, comme les autres, suit le courant général malgré sa position d'insulaire qui semblerait devoir lui donner de plus fortes garanties contre l'invasion. Le parlement qui vient de s'assembler se propose d'élever des fortifications formidables suivant les règles de l'art moderne. De grosses sommes d'argent vont être votées pour augmenter l'effectif des armées. Les promotions des officiers ne seront plus mises aux enchères et les grades seront accordés au courage et au mérite. Ceci est très significatif.

L'Angleterre, avec sa prudence habituelle, sent qu'il est important pour elle de faire disparaître toute occasion de conflit avec les pays étrangers. Aussi manifeste-t-elle la meilleure volonté du monde pour vider ses querelles. Et c'est avec un empressement intéressé qu'elle consent à soumettre les difficultés qui existent entre elle et les Etats-Unis au jugement d'une commission conjointe. Il est probable que la question des pêcheries et les réclamations de l'Alabama recevront une solution définitive. Il est grandement temps.

Cette condescendance qui pousse Albion à faire un règlement

final est peut-être méritoire ; mais il est permis de croire qu'elle n'aurait pas agi avec tant de bonnes grâces si la question d'Orient n'eût été là menaçante comme une bombe prête à éclater.

La reine Victoria, dans son discours du trône, a salué avec joie le rétablissement de l'Empire d'Allemagne, et elle a dit quelles profondes sympathies elle avait pour notre malheureuse mère-patrie. Applaudir les vainqueurs et verser des larmes sur les vaincus chaque fois que son égoïsme et ses intérêts n'en sont pas froissés, tel est son programme.

Les choses vont si bel et bien que l'Angleterre met presque complètement en pratique le principe d'abstention dans les affaires européennes. Les quelques velléités d'intervention qu'elle manifeste de temps à autre ne sont déjà plus qu'une comédie aux yeux de Bismark et de plusieurs autres hommes d'état. De quel œil les Pitt et les Palmerston verraient-ils cette conduite inspirée par la politique étroite et mesquine de Gladstone ?

• •

L'ouverture du Parlement fédéral de la Puissance du Canada s'est inaugurée sous les plus heureux auspices. Le Discours du trône de Lord Lisgar, notre gouverneur actuel, expose, dans un langage trop positif pour être fleuri, une brillante série de bonnes nouvelles.

Grâces au courage de nos volontaires, l'esclandre fézien s'est évanoui après avoir fait un peu de bruit et rien de plus. Jamais champ de bataille ne fut plus clément pour les défenseurs de la patrie, qui durent tous revenir sains et saufs comme aux beaux jours de la paix. Il nous appartenait, à nous, de prouver au monde entier comment on se bat sans laisser sa dépouille à la tombe. Quel dommage que les deux grands peuples belligérants d'Europe n'aient pas suivi un aussi salutaire exemple ! Aussi, dit notre digne Gouverneur : " La bravoure déployée et les succès remportés ont été dûment reconnus par la plus haute autorité militaire et Sa " Très-Gracieuse Majesté en a parlé en termes flatteurs."

La difficile mission du Lieutenant gouverneur Archibald a pleinement réussi et l'œuvre de la pacification s'est opérée sans trop de violence parmi les peuples du Nord-Ouest qui ont assumé tous les devoirs du gouvernement responsable. On a tout lieu de croire que le mouvement insurrectionnel est définitivement apaisé pourvu que des hommes de la trempe de Schultz ne viennent pas mettre le feu aux poudres.

Pour agrandir notre territoire nous n'avons pas besoin de marcher sur les traces du magnanime Empereur d'Allemagne. Il nous suffit de faire les yeux doux à une Province pour que celle-ci nous tende les bras. Le Nouveau-Brunswick avec ses pêcheurs, la Nouvelle-Ecosse avec son caractère revêche, Manitoba avec ses grands Bois Brûlés ont subi l'influence irrésistible de ce mode d'action. Et voilà qu'aujourd'hui la Colombie Anglaise, fatiguée de demeurer dans son état d'isolement, nous prie de l'admettre dans le giron fédéral. Ainsi, le jour n'est pas éloigné où notre puissance territoriale adossée au pôle s'étendra d'un océan à un autre océan.

En terminant son discours du trône, Lord Lisgar a mis tous les cœurs en goguettes lorsqu'il a annoncé aux messieurs de la Chambre des Communes que les revenus de l'an dernier étaient plus considérables, à tel point qu'un large surplus demeurera dans la balance budgétaire, malgré les énormes dépenses encourues pour repousser l'invasion féniennne. "Et la perspective pour l'année courante, a-t-il ajouté, est si encourageante que, nonobstant les améliorations publiques considérables qui sont projetées, on sera probablement en mesure de diminuer la taxation du pays." Ces paroles seules valent tout un long commentaire pour ceux qui n'ont pas foi dans l'étoile de la Confédération.

* *

Pour exercer la direction d'un gouvernement civique aussi considérable que celui de Montréal, il importe que les contribuables choisissent des hommes honnêtes et intelligents. Ceux qui sont promus aux honneurs municipaux doivent avoir une âme droite capable de s'élever au-dessus des ambitions personnelles ; car la corporation ne doit pas être considérée comme une arène ouverte aux spéculations privées. Pour remplir dignement le mandat qui leur est confié, les Conseillers doivent avoir à cœur de bien conduire les intérêts généraux d'après les principes les plus stricts de la justice. C'est là une des conditions essentielles du succès et de la prospérité.

Aussi les citoyens, au renouvellement des élections, déploient-ils plus d'énergie et plus de prudence que par le passé. Les contribuables de différentes origines et de différentes dénominations religieuses ont eu le bon esprit d'élever à la mairie un homme au caractère intègre et à l'esprit actif et dévoué comme M. Coursol. C'est là un grand honneur pour notre concitoyen et c'est aussi une précieuse garantie pour l'avenir.

Montréal se trouve dans une voie de transition et il importe que de tels hommes emploient leurs talents et leur influence pour mener les choses à bonne fin.

Autour de nous tout s'agite et tout semble dans un état d'ébullition. Des projets considérables sont mis sur le tapis. On sillonne les cartes géographiques d'innombrables chemins de fer. On trace des routes pour attirer le commerce de l'ouest. On ébauche un chemin du Pacifique qui nous amènerait le commerce des Indes. Tous ces différents projets prennent, sous la plume de l'écrivain, des proportions gigantesques et ont, ce qui plus est, le mérite d'être réalisables. De l'action de notre métropole commerciale dépend en partie l'accomplissement de ces diverses entreprises. Puisse-t-elle réussir et le jour ne serait peut-être pas éloigné où New-York la considérerait comme sa rivale la plus redoutable.

EUSTACHE PRUD'HOMME.

BIBLIOGRAPHIE.

Œuvres de Champlain publiées sous le patronage de l'Université Laval par l'abbé C. H. Laverdière, M. A., professeur d'Histoire à la Faculté des Arts et Bibliothécaire de l'Université. Seconde édition. Québec, imprimé au Séminaire par Geo. E. Desbarats, 1870. Six livraisons, grand in-40, de 1478 pp. Prix \$30.00. Pour les souscripteurs \$15.00.

Il a fallu à M. Desbarats un courage et une persévérance plus qu'ordinaires pour mener à bonne fin, malgré un désastre qui a affligé tous les amis des lettres, le travail considérable qu'il vient enfin de livrer au public.

Le malheur qui a détruit, il y a environ deux ans, son bel établissement d'Ottawa, avait aussi consumé la plus grande partie de l'édition des œuvres de Champlain, dont l'exécution était fort avancée. "La première édition était faite, dit M. l'abbé Laverdière dans la préface, les clichés transportés à Ottawa, l'impression presque terminée ; lorsqu'un épouvantable incendie vint réduire en cendres l'atelier de M. Desbarats. Les seules épreuves tirées à Québec fut tout ce qui nous resta."

Des pertes aussi sensibles, continue M. Laverdière, étaient bien de nature à faire échouer complètement une entreprise qui paraissait devoir être si peu rémunérative. Mais voilà que tout-à-coup un redoublement de sympathie bien mérité vint ranimer le courage de M. Desbarats. Le 13 février 1869, il nous écrivait : "Cher monsieur, vos raisons et la conduite du séminaire à mon égard sont trop bonnes, pour que je ne cède pas : Champlain se réimprimera à Québec... Eh bien, Champlain m'aura coûté quelques trois mille louis."

Le courage s'est continué, la persévérance l'a accompagné, les sympathies n'ont pas fait défaut, et aujourd'hui, moins de deux ans après la promesse faite à M. Laverdière, M. Desbarats a livré au public cette magnifique édition des œuvres de Champlain. Elle forme six livraisons ou tomes d'inégale épaisseur ; elle est imprimée sur papier jaune pâle, en caractères antiques, fondus spécialement pour cet ouvrage. Des gravures, des cartes et des plans l'accompagnent ; elle est, en un mot, non-seulement une édition, mais un fac-simile des premières éditions des œuvres du fondateur de Québec. Ces éditions sont devenues aujourd'hui extrêmement rares et atteignent

des prix fabuleux. " On ne connaît qu'un seul exemplaire du voyage de 1603, est-il dit dans la préface, celui de la Bibliothèque Impériale de Paris. L'édition de 1613 est si rare, qu'à peine pourrait on en trouver dix exemplaires dans tout le pays; encore n'y a-t-il que celui de la Bibliothèque de l'Université Laval qui soit parfaitement complet et qui renferme la *grande carte* de 1612, et les deux tirages de la *petite carte*. Nous avons nous-mêmes dans l'intérêt de la présente édition, payé cet exemplaire 500 frs, à Paris (somme que M. Desbarats a eu la générosité de nous rembourser plus tard). L'édition de 1619 est peut-être encore plus rare. Celle de 1632, que l'on trouve aussi très-difficilement, ne se vend pas moins de 200 frs., même sans la carte, et cette carte est si rare, qu'il n'y a, à notre connaissance, que l'exemplaire de la Bibliothèque Fédérale qui la renferme. "

Cette difficulté ou cette presque impossibilité de se procurer les œuvres de Champlain avait, depuis quelques années déjà, inspiré à des amis de notre histoire, la pensée d'en faire une réimpression: MM. les abbés Laverdière et Verreau paraissent avoir conçu cette idée à peu près en même temps; M. John Langton, président de la Société Littéraire et Historique de Québec en 1864, avait aussi formé le même projet. Enfin, l'Université Laval, secondée par le Séminaire de Québec, accorda son patronage à cette entreprise; et M. Geo. E. Desbarats s'en chargea. Il l'a heureusement menée à bonne fin.

Québec, fondé par Champlain, avait revendiqué le privilège de publier la nouvelle édition des œuvres de son fondateur; on le lui reconnut. La Société Historique de Montréal, qui avait commencé à se préparer à cette entreprise, céda devant cette honorable ambition, et voulut même, dit M. l'abbé Laverdière, contribuer en quelque sorte à encourager cette entreprise, en nous permettant d'utiliser les matériaux qu'elle avait déjà commencé à réunir. Cette heureuse entente a produit le plus magnifique résultat.

Nous avons dit que cette nouvelle édition se compose de six livraisons: la première a 128 pages, outre 62 planches, dont quelques-unes sont coloriées, et contient, d'abord, une notice biographique fort étendue de Champlain, et ensuite, le voyage de l'auteur aux Indes Occidentales, intitulé: "*Brief discours des choses plus remarquables que Samuel Champlain de Brouage a reconnues aux Indes Occidentales au voyage qu'il en a fait en icelles en l'année 1599 et 1601 comme ensuit.*"

Une édition anglaise de ce voyage fut publiée par M. Norton Shaw il y a quelques années; mais c'est la première fois que cet ouvrage voit le jour dans la langue dans laquelle il a été écrit.

L'histoire du manuscrit de ce voyage est trop curieuse pour que nous ne la rapportions pas ici. Nos lecteurs verront avec intérêt par quelle suite d'événements le Canada est arrivé à la possession de ce précieux document.

" Il y a à peine quinze ans, est-il dit dans la préface qui précède le *Voyage*, on ignorait, en Canada, l'existence du manuscrit dont nous donnons aujourd'hui la première édition française. Dans une lettre en date du 25 décembre 1855, M. de Puibusque racontait à feu M. le commandeur Viger, comment il avait découvert, à Dieppe, cet écrit de Champlain, dont il n'avait jamais entendu parler auparavant.

" Ce manuscrit, ajoute-t-il, est la propriété de M. Féret, le plus honnête républicain de France, ex-maire de 1848, antiquaire et poète, qui occu-
 " pait, il y a un an à peine, la place de bibliothécaire de la ville. Quoique
 " d'un abord assez froid et très-réservé avec les étrangers, comme le sont en

“ général les Normands, M. Férét s'est montré d'une obligeance extrême; il m'a confié son manuscrit, en m'autorisant à le copier, et à faire de ma copie tel usage que je voudrais. Informé par lui-même qu'un Français et un Américain avaient déjà joui d'un privilège semblable, j'aurais pu, sans indiscretion en user aussi; il m'a paru de meilleur goût de m'imposer la restriction qu'on ne m'imposait pas; je me suis borné à résumer la relation inédite, ne citant ça et là le texte de divers passages, que pour caractériser plus fidèlement la pensée et le style de Champlain.

“ C'est ce résumé qui fut envoyé alors au Commandeur Viger. M. l'abbé Verreau, devenu propriétaire de ce travail, l'a libéralement laissé à notre disposition tout le temps que nous avons voulu.

“ Plein de sympathie pour tout ce qui était canadien, M. de Puibusque avait eu un instant l'espérance de faire l'acquisition du manuscrit de Dieppe, pour procurer à la ville de Québec un souvenir et comme une relique de son fondateur. “ J'ai senti, dit-il en cette même lettre, qu'il y avait là une conquête inappréciable à faire pour le Canada, et j'ai osé l'entreprendre. “ D'abord, M. Férét semblait assez disposé à céder son manuscrit, qui n'a réellement aucun intérêt pour sa ville natale; je l'ai prié d'en fixer le prix, en m'engageant à le payer immédiatement de mes propres deniers, ou, s'il le préférerait, à le mettre directement en rapport avec M. Faribault. “ Je promis en outre que, si mon offre était agréée, je ferais cession gratuite de mon acquisition à la ville de Québec. A mon grand étonnement, M. Férét, qui s'était avancé, recula; ses réponses évasives me firent soupçonner un obstacle caché; je ne me trompais pas.....

“ L'analyse de M. de Puibusque était sans doute précieuse par elle-même; mais nous avons trop bien connu M. Viger pour croire qu'il approuvât complètement le motif de délicatesse qui ne lui valut qu'un résumé. Sous ce rapport, nous nous sentons l'âme un peu faite comme celle du Commandeur; nous aimons singulièrement les œuvres complètes et les reproductions intégrales. Il nous en eut coûté beaucoup de ne publier qu'un compte-rendu, si bien qu'il puisse être, du premier voyage de Champlain, le seul peut-être qui ait échappé à la main d'un retoucheur.

“ La providence se chargea d'arranger les choses.

“ Une indisposition assez grave vint mettre notre ami M. l'abbé R. Casgrain dans une espèce de nécessité d'aller demander à l'Europe une distraction et un soulagement à sa santé délabrée. Il fut accueilli à Dieppe avec la même bienveillance que M. de Puibusque. M. Férét lui permit volontiers de copier non seulement le texte, mais les soixante et quelques dessins dont il est illustré. Ici, nous ne savons auquel des deux nous devons plus de reconnaissance, ou à M. l'abbé Casgrain, qui n'a pas craint de s'exposer à aggraver ses souffrances, en s'astreignant à copier de sa main et à collationner avec un soin infini le précieux document, ou à M. Férét, qui a donné à notre ami et compatriote une pareille marque de confiance et un si beau témoignage de libéralité.

“ Voici la description que M. de Puibusque fait du manuscrit: “ Son format est in-quarto; il a 115 pages et 62 desseins faisant corps avec le texte, coloriés et encadrés de lignes bleues et jaunes. La couverture est en parchemin très-fatigué; le plat inférieur est déchiré, les dernières feuilles sont racornis, et la main d'un enfant y a tracé de gros caractères sans suite. L'écriture nette et bien rangée ressemble à celle des lettres conservées aux archives des Affaires-Etrangères; cependant ces dernières sont moins soignées, et il est aisé de remarquer la différence naturelle-

ment produite par l'âge après un intervalle de trente-cinq ans. Le manuscrit est en effet de 1601 à 1603. M. Férét en a fait l'acquisition, il y a longtemps et par hasard, d'une personne qu'il suppose descendant collatéral du Commandeur de Chaste."

Les planches placées à la suite de ce voyage sont fort curieuses ; on y voit des cartes, des plans de ville, des dessins d'oiseaux et de plantes propres au pays qu'avait visité l'auteur ; d'autres représentent des scènes de mœurs ou de barbarie sauvages.

La seconde livraison ne se compose que de 71 pages et contient l'ouvrage intitulé : *Les sauvages, ou voyage de Samuel de Champlain de Brouage, fait en la France nouvelle, l'an mil six cent trois : Contenant les mœurs, façon de vivre, mariages, guerres et habitations des sauvages des Canadas. De la découverte de plus de quatre cent cinquante lieues dans le pais des Sauvages. Quels peuples qui y habitent ; des animaux qui s'y trouvent ; des rivières, lacs, isles et terres, et quels arbres et fruits elles produisent. De la côte d'Arcadie, des terres que l'on y a découvertes, et de plusieurs mines qui y sont, selon le rapport des sauvages.*"

La troisième livraison renferme 327 pages et contient : *Les voyages du Sieur de Champlain, Xaintongeois, capitaine ordinaire pour le Roi, en la marine. Divisez en deux livres, ou journal très-fidèle des observations faites à découvertes de la Nouvelle-France : tant en la description des terres, costes, rivières, ports, havres, leurs hauteurs et plusieurs déclinaisons de la guide-oyment, qu'en la créance des peuples, leurs superstitions, façons de vivre et de guerroyer ; enrichi de quantités de figures.*"

Deux cartes accompagnent cet ouvrage : *La première servant à la navigation, dressée selon les compas qui nordescent ; l'autre en son vrai méridien.* Ces deux cartes extrêmement exactes, pour les moyens d'observations qu'a eu leur auteur, sont très-précieuses.

La quatrième livraison, qui n'a que 143 pages renferme l'ouvrage intitulé : *Voyages et découvertes faites en la Nouvelle-France, depuis l'année 1615 jusques à la fin de l'année 1618, par le Sieur de Champlain, capitaine pour le Roy en la Mer du-Ponant. Où sont décrits les mœurs, coûtumes, habits, façons de guerroyer, chasse, dances, festins, et enterrements de divers peuples sauvages, et de plusieurs choses remarquables qui luy sont arrivés au dit pais, avec une description de la beauté, fertilité et température d'iceluy.*" Ce tome contient plusieurs dessins de batailles et de chasses.

Les cinquième et sixième livraison, ou tome V de cette nouvelle édition des Œuvres de Champlain, contient l'ouvrage le plus considérable de ce célèbre navigateur : *Les voyages de la Nouvelle-France Occidentale, dicte Canada, faites par le Sieur de Champlain Xaintongeois, capitaine pour le Roy en la marine du Ponant, et toutes les découvertes qu'il a faites en ce pais depuis l'an 1603 jusque'en l'an 1629. Où se voit comme ce pais a esté premièrement découvert par les François, sous l'authorité de nos Roys très-chrestiens, jusques au règne de Sa Majesté à présent régnante Louis XIII, Roy de France et de Navarre. Avec un traité des qualités et conditions à un bon et parfait navigateur pour cognoistre la diversité des estimes qui se font en la navigation. Les marques et enseignements que la Providence de Dieu a mises dans les mers pour redresser les Mariniers en leur route, sans lesquelles ils tomberaient en de grands dangers. Et la manière de bien dresser cartes marines avec leurs ports, rades, isles, sondes et autre chose nécessaire à la navigation. Ensemble une carte générale de la description du dit pais faicte en son Méridien selon la déclinaison de la*

guide Aymant, et un catéchisme ou instruction traduite du Français au langage des peuples Sauvages de quelque contrée, avec ce qui s'est passé en la dite Nouvelle-France en l'année 1631.”

La carte qui accompagne cet ouvrage est plus étendue que les autres et contient des indications très-précieuses. Leur exactitude ordinaire nous fait admirer l'esprit d'observation de Champlain. Trente-deux pièces justificatives, les unes en anglais, les autres en français, et toutes du plus haut intérêt, complètent la sixième et dernière livraison de l'édition canadienne des Œuvres de Champlain.

L'exécution typographique de cet ouvrage ne laisse rien à désirer ; elle est magnifique, et il est impossible de supposer quelque chose de plus parfait ; en un mot, ce travail ferait honneur aux plus célèbres ateliers de l'Europe.

Si c'est une gloire pour le Canada d'avoir trouvé des ouvriers assez habiles pour accomplir cette œuvre, c'en est une encore bien plus grande d'avoir possédé des hommes assez courageux pour entreprendre cette tâche, et assez savants pour l'exécuter. Car ce n'est pas une servile reproduction que nous avons devant nous. Champlain est intéressant dans tous ses récits et est exact dans la plupart de ses données ; mais combien d'événements aujourd'hui inconnus, combien de noms de localités depuis longtemps changés, combien de faits oubliés, combien de détails dont on ne saurait comprendre l'à-propos ou le prix sans l'explication, le commentaire ou l'éclaircissement qui rappelle ce que presque tout le monde a oublié, raccorde les noms anciens avec les noms modernes, fait ressortir tel détail ignoré et permet enfin au lecteur ordinaire de saisir et d'apprécier tout le mérite de Champlain. De savantes notes par M. l'abbé Laverdière ont mis les écrits du fondateur de Québec à la portée de tout le monde et ont facilité l'intelligence de ce que nous dit ou nous raconte Champlain. En cela, l'édition actuelle possède une utilité que l'on ne saurait trouver dans les anciennes éditions ; et par ce travail M. Laverdière s'est placé au premier rang parmi nos historiens les plus distingués

Si nos renseignements ne nous trompent pas, l'édition actuelle a été tirée à mille exemplaires seulement, sur lesquels environ cinq cent cinquante ont été retenus par des souscripteurs, dont deux cent dix à Québec, cent vingt-cinq à Montréal, soixante-et-quinze à Ottawa, soixante-et-dix dans d'autres localités du Canada, vingt-sept aux Etats-Unis et trente-deux en Europe. Nous considérons que c'est là un succès auquel beaucoup de personnes n'auraient pas osé croire à l'avance. Il fait honneur à notre pays et doit encourager l'intelligent éditeur dans ses honorables efforts et sa généreuse coopération pour favoriser la littérature canadienne et lui donner le développement qu'elle est susceptible de prendre.

L'édition canadienne des Œuvres de Champlain, que l'on trouvera dorénavant dans la plupart des grandes bibliothèques de l'Europe, donnera aux étrangers qui la verront une haute idée du caractère et des ressources intellectuelles du peuple chez lequel ce travail a vu le jour. Malgré ce qu'en dit une certaine école, ce ne sont pas les progrès matériels, ce sont les œuvres de l'esprit qui ont donné dans l'antiquité et qui donneront toujours la vraie mesure de la civilisation d'une nation. C'est par les travaux de l'intelligence qu'un peuple marque sa place dans le monde et dans l'histoire. La civilisation matérielle des Grecs et des Romains est aujourd'hui bien peu connue ; mais tout le monde a lu et admiré Homère, Démosthène, Cicéron et Virgile. Et lorsque, dans les siècles futurs, les ruines imposantes qui, aujourd'hui encore, ravissent l'étranger dans la

Ville-Eternelle, auront été entraînées par le torrent dévastateur des siècles, qu'il n'en restera pas pierre sur pierre et que la poussière même en aura été chassée aux quatre vents du Ciel; l'Iliade, l'Énéide seront encore lus et étudiés par tous les hommes de goût, et Cicéron et Démosthène seront encore les modèles de l'éloquence et du style.

E. LEF. DE BELLEFEUILLE.

Philemon Wright ou Colonisation et commerce de bois, par Joseph Tassé, Montréal. Des presses à vapeur de *La Minerve*. 1871.

Dans ce pays, où l'on parle tant de colonisation et où la nécessité nous apprend à attacher une importance majeure à tout ce qui peut contribuer à augmenter cette source de la richesse publique, il est assez curieux de remarquer que l'on ne s'occupe presque point d'écrire sur ce sujet des livres destinés à être lus, comme objet d'amusement et d'instruction tout à la fois. Si nous n'avions eu *Jean Rivard*, qui est un roman *vrai* en ce qu'il reproduit correctement le type du défricheur canadien, nous aurions été jusqu'à hier sans posséder presque aucun ouvrage littéraire touchant cette si vive question de l'établissement des paroisses nouvelles conquises sur la forêt à force d'énergie et de dévouement. Les *Bois Francs*, de M. l'abbé Trudel, et les *Forestiers* de M. J. C. Taché ont maintenant un digne pendant dans le *Philemon Wright* de M. Tassé.

Depuis 1866 le parlement canadien siège dans la ville d'Ottawa, ce qui a révélé en quelque sorte aux hommes publics du Bas-Canada l'existence de la région qu'il faut traverser, par la rivière Ottawa, pour atteindre la capitale. J'ai été témoin de l'étonnement qui s'est manifesté à la vue de si nombreux progrès accomplis en si peu d'années sur les deux rives de ce "chemin qui marche." Comme bien des personnes, j'ai désiré connaître l'histoire des localités qui jalonnent ce parcours et me familiariser avec les noms des pionniers de l'Ottawa. Plus entreprenant que nous tous, M. Tassé a recueilli les pièces authentiques avec les traditions qui concernent cette partie du pays; il nous donne aujourd'hui le résultat de ses travaux, qui sont propres à stimuler l'amour des chercheurs pour les pages encore ignorées de l'histoire du Canada.

Hull est un village considérable, un grand centre manufacturier même, assis sur la rive bas canadienne de la rivière, en face de la ville d'Ottawa, et admirablement adopté pour prospérer sous plusieurs rapports. C'est là qu'est allé s'établir en 1800 Philemon Wright, surnommé le père de l'Ottawa. A cette époque, il n'y avait peut-être pas trois maisons entre le lac des Deux-Montagnes et Hull; la colonisation y était ignorée; personne n'avait encore entamé les grands arbres de la forêt pour en exporter le bois sur les marchés du monde civilisé, en un mot l'Indien régnait en maître absolu sur ce domaine de ses ancêtres.

En lisant la jolie brochure de M. Tassé, l'on entre dans la vie des premiers défricheurs, des premiers hommes de cages, des premiers commerçants de l'Ottawa, et l'on suit, phase par phase, les développements de cette riche contrée, à qui l'avenir semble réserver encore une prospérité hors ligne, en raison des avantages naturels qu'elle présente.

Quell que soit l'importance de la rivière Ottawa, quelles que soient les richesses minières que renferment les terres qu'elle baigne, nous ne verrions pas dès aujourd'hui la navigation à vapeur quotidienne s'étendre sur ses ondes jusqu'à soixante lieues de Montréal et surtout nous n'aurions pas songé à fixer dans la ville d'Ottawa le siège de notre gouvernement général, si Wright n'avait donné le branle au double mouvement colonisateur et commercial qui a si rapidement peuplé cette région. C'est à lui que revient l'honneur, non seulement d'avoir poussé les esprits entreprenants dans ces luttes pacifiques et glorieuses, mais d'avoir devancé son siècle en désignant, avec la même justesse de coup d'œil que nos grands découvreurs, les sites propres à devenir des localités importantes et centrales. Il a plus fait pour Ottawa que tous ceux qui l'ont suivi; le colonel By n'est à côté de lui qu'un pygmée près d'un géant.

Dans cet article fait à la hâte, il m'est impossible de signaler tout ce que la lecture de *Philemon Wright* inspire à l'observateur et à l'homme épris des études historiques; je me contenterai de mentionner en terminant le mieux sensible qui se fait sentir, sous le rapport du style et de l'arrangement littéraire, dans cette nouvelle production de M. Tassé. Le même auteur prépare un livre sur les "*Canadiens de l'Ouest*," dont il a beaucoup étudié l'histoire. Il ne manquera pas de lecteurs dans notre pays et dans les Etats limitrophes où sa plume a plusieurs fois réveillé de nobles souvenirs pour le nom canadien.

21 Février 1871.

BENJAMIN SULTE.

De l'Agriculture et du rôle des Instituteurs dans l'enseignement agricole par Norbert Thibault. Québec. P. G. Delisle, Imprimeur. 1871.

L'agriculture a été jusqu'ici la question d'intérêt public la plus laissée dans l'ombre par nos écrivains. Les études n'ont pas manqué sur des sujets d'une importance moindre, mais les publications sur des matières agricoles ont été comparativement rares.

Il y a déjà longtemps, le patriotique M. Frs. L. Perrault publiait son *Traité d'Agriculture pratique* et quelques années après, un autre agronome remarquable, M. W. Evans, qui a rempli les journaux du temps de ses écrits et de ses conseils d'or aux cultivateurs, faisait imprimer en 1836-37 son excellent *Traité théorique et pratique de l'Agriculture*, dont les années n'ont fait qu'attester le mérite. Depuis, quelques publications agricoles ont paru, mais elles ont été certainement fort clair-semées jusqu'à une date qui n'est pas encore éloignée.

Aujourd'hui, le mouvement imprimé à l'instruction agricole, comme nous l'avons dit dans un article précédent, est beaucoup plus satisfaisant. Plusieurs journaux agricoles hebdomadaires existent, l'un est même illustré—*La Semaine Agricole*—et si leur circulation atteint les proportions qu'elle devrait avoir, on peut s'attendre à des résultats sensibles dans l'amélioration de la culture en ce pays, où l'esprit routinier semble un mal incurable, tant il est profondément enraciné parmi notre population rurale.

Dernièrement encore, nous avons eu occasion de signaler l'excellent

Petit Manuel de l'Agriculture par M. le Dr. LaRue, le digne complément de ses *Eléments de Chimie et de Physique agricoles*. Et les études agricoles de M. LaRue, si claires, si concises et si bien digérées, sous leur forme didactique, ont d'autant plus de mérite à nos yeux, qu'elles ont probablement donné lieu au travail bien élaboré de M. Norbert Thibault, dont on a la plus haut le titre.

Un livre de mérite suscite presque toujours de la controverse et elle n'a pas manqué au *Petit Manuel*. C'est ordinairement sa pierre de touche. La *Gazette des Campagnes* et la *Semaine Agricole*, tout en rendant justice à ses nombreuses qualités, se sont inscrites en faux contre certains énoncés de l'auteur et M. Thibault a cru devoir entrer à son tour dans la lice pour appuyer en général la thèse du Dr. LaRue. C'est un jouteur sérieux, bien muni d'armes, et digne de croiser la plume avec des adversaires aussi bien renseignés. Sans entrer dans le mérite de la question, nous pouvons affirmer que M. LaRue doit être heureux d'avoir un défenseur aussi éclairé de ses idées agronomiques.

Les chapitres de la brochure de M. Thibault, qui nous ont particulièrement intéressés, sont ceux où il démontre la nécessité de l'enseignement agricole, les défauts actuelles de notre système d'instruction publique sous ce rapport et expose les modifications qu'il croit devoir suggérer.

On peut ne pas toujours partager les opinions de M. Thibault, mais on constate avec plaisir que l'auteur les défend avec autant de talent que de franchise et de vigueur. Pour donner une idée de ce qu'il considère être vicieux dans l'enseignement suivi en général dans ce pays, nous allons transcrire l'extrait suivant :

“ Je déclare tout d'abord que notre système d'instruction publique n'est pas aussi mauvais qu'on a voulu le faire croire tout récemment. Aussi longtemps, en effet, qu'il s'appuiera, comme aujourd'hui, sur la religion et la morale, personne ne pourra dire avec justesse et justice qu'il *pèche par la base*. Ce qu'il lui manque, je pense, c'est de n'être pas, sous quelques rapports, suffisamment adapté aux besoins réels du pays. Je m'explique :

“ Les matières d'enseignement qui entrent dans nos programmes, sont un peu trop nombreuses, et quelques-unes d'entre elles ne me semblent pas assez pratiques. Lire, écrire (au point de vue matériel et grammatical) et compter : voilà les connaissances indispensables que devrait posséder tout membre de la grande famille humaine. Le cathéchisme et l'histoire sainte ont nécessairement leur entrée dans les écoles les plus humbles comme dans les institutions les plus relevées. Quelques notions de géographie et d'histoire nationale complèteraient, jusqu'à un certain degré, ce modeste programme.

“ Mais, de grâce ! qu'on débarrasse nos écoles primaires élémentaires et primaires supérieures, de l'algèbre, de la géométrie, de l'histoire de France, de l'histoire d'Angleterre, et, en général, de toutes les branches d'instruction dont l'utilité n'est que relative et par trop éloignée. Sans doute, il serait avantageux de les connaître toutes ; mais, on le sait, le temps pendant lequel la plupart des élèves fréquentent l'école de la paroisse, est ordinairement si court, qu'il devient impossible de leur donner, sur ces diverses matières, des notions dont ils puissent tirer profit. Quelques mois, en effet, se sont à peine écoulés depuis sa sortie de l'école, que cet enfant dont on a bourré la mémoire d' x et de dates, a déjà tout oublié. A quoi donc lui ont servi ces longues heures consacrées à l'étude des x , des y et des z , et à celle d'une foule d'événements dont il n'a pu saisir l'importance, qui n'ont rien

dit, par conséquent, à son intelligence, et n'ont pu toucher ni remuer son cœur ? A rien, ou presque rien !

“ Si l'on tient absolument à conserver à nos programmes la même étendue, eh bien ! je me permettrai alors de suggérer qu'on remplace les branches d'instruction mentionnées plus haut, par des notions de physique et de chimie applicables à l'agriculture. L'étude des phénomènes naturels qui se passent tous les jours sous nos yeux, ne saurait être sans utilité ni sans attrait ; je dirai mieux : elle est d'une importance presque majeure. Le cœur et l'intelligence d'un enfant se formeront toujours plus sûrement par l'inspection des merveilles de la création, que par tous ces *beaux* récits historiques où il n'y a de bien saillant que les fautes ou les crimes des peuples et des rois.

“ L'histoire offre, sans doute, de fortes leçons morales ; mais à quel âge est-on capable d'en apprécier la valeur ? Est-ce, par hasard, à l'époque où l'on fréquente l'école élémentaire ou l'école modèle ?—Non. Pour bien comprendre la raison des choses, les causes et les résultats des événements, — ce qui est proprement la philosophie de l'histoire, — il faut un jugement sûr, solide, habitué à la réflexion et à la méditation. L'âge mûr y suffit à peine.

“ Il peut être intéressant de savoir l'histoire de Brunehaut et de Frédégonde, de n'ignorer pas une seule turpitude de Henri VIII, de pouvoir résoudre une équation du 3e degré, etc. ; mais où en est la nécessité ?— Je n'en vois aucune.

“ Du reste, je ne m'oppose pas précisément à l'enseignement de l'histoire ; si le temps le permet et que l'âge des élèves s'y prête, qu'on la leur fasse apprendre, tant mieux : mais, appuyé sur le sens commun, je soutiens qu'on doit, *avant tout*, donner à la jeunesse des connaissances positives et d'une application immédiate. Rompons donc avec nos vieux errements, et hâtons-nous d'imprimer à l'instruction du peuple ce cachet pratique qui aurait dû l'accompagner toujours :

“ *Enseignons l'agriculture !* ”

M. Thibault fait aussi d'excellentes considérations dans le cours de sa brochure sur les avantages de l'agriculture et la nécessité de travailler à son amélioration, — une gloire qui vaut toutes les gloires, comme disait le Maréchal Bugeaud.

JOSEPH TASSÉ.

Nouveau Cours de la langue Anglaise, selon la Méthode d'Ollendorff, à l'usage des écoles Académies, Pensionnats et collèges. 1 vol. Ouvrage approuvé par le Conseil de l'Instruction Publique de la Province de Québec.

L'importance de la langue anglaise dans l'enseignement public est reconnue depuis longtemps parmi nous, et nous savons tous que l'éducation de la jeunesse serait fort incomplète, sans la connaissance pratique de cette langue.

Aussi la plupart de nos maisons d'éducation ont introduit, depuis bien des années, un cours de langue anglaise dans leur programme d'enseignement. Nous mêmes, qui avons acquis cette connaissance, soit dans nos écoles élémentaires, soit dans nos collèges, nous devons nous souvenir encore de

toutes les difficultés que nous avons à vaincre pour se familiariser avec un idiome contre lequel on a plus ou moins de préjugés. La méthode suivie au Collège consiste dans l'enseignement de la grammaire, dans la traduction et la composition, et en premier lieu, dans la lecture.

Je me rappelle que, de *notre temps*, on donnait fort peu d'attention à l'étude de l'anglais, et les professeurs qui nous l'enseignaient, trouvaient la tâche fort ingrate, tant nous y mettions de mauvaise volonté!

On dit que c'est l'intérêt qui est dans le monde, le mobile de l'homme, c'est vrai; et aujourd'hui, dans les différentes carrières où la Providence nous appelle, nous regrettons d'avoir étudié de préférence les langues mortes aux langues vivantes: surtout dans un pays où nous sommes, tous les jours, en rapport d'affaires avec des hommes de diverses origines.

Vous me direz que ça n'est pas dans les collèges où l'on doit s'attendre à voir la jeunesse se former à la pratique des affaires, c'est vrai, mais puisque tout ce que l'on y enseigne est de nécessité, les professeurs devraient en faire sentir toute l'importance à leurs élèves. Aussi nous voyons avec un véritable bonheur s'opérer un progrès sensible sous ce rapport, dans plusieurs maisons d'éducation. Je veux parler des collèges où l'on introduit depuis quelques années un cours commercial, comme on l'appelle, c'est à dire un cours au moyen duquel les jeunes gens sont initiés à la pratique des affaires. Il faut espérer qu'on s'apercevra avant longtemps de l'influence de ces institutions destinées à combler une lacune longtemps fatale à l'état de notre société. Je suis heureux de voir que le Ministre de l'Instruction Publique favorise libéralement ces nouvelles institutions.

L'éducation pratique a été trop longtemps négligée dans ce pays, et si nous avons été devancés, nous Canadiens français, par les autres origines, dans l'industrie, l'agriculture, le commerce et la finance, c'est parce que nos études sont théoriques et non pratiques.

Il n'y a pas longtemps, nos Commissaires d'écoles Catholiques, ont envoyé une députation aux Etats-Unis pour étudier le fonctionnement de leur admirable système d'école élémentaire. Cette députation n'a pas encore rendu son rapport public, mais il y a lieu d'espérer que l'accueil empressé qui a été fait aux membres de cette députation, dans les principales villes de l'Union, leur aura fourni matière à réflexion, et que les Commissaires profiteront des connaissances utiles acquises à l'étranger pour ouvrir de nouvelles écoles modèles et pratiques. Ce qui a manqué et ce qui manque encore à l'enseignement dans les écoles élémentaires de ce pays, ce sont les livres. Cependant des hommes dévoués ont déjà travaillé avec ardeur pour combler cette lacune,—car on en est encore à faire venir de France la plupart des auteurs qui servent à notre éducation. On ne peut donc trop louer le zèle de ceux qui s'occupent d'élever l'enseignement élémentaire au niveau des besoins du pays en se faisant auteurs de livres pratiques. C'est un de ces ouvrages que je viens avec empressement signaler à l'attention publique et qui est dû à la persévérance et à l'intelligence d'un ami de l'éducation, M. l'abbé Nantel, principal du collège de Ste. Thérèse, et déjà connu de nos lecteurs, par d'excellents travaux littéraires. Je félicite M. l'abbé Nantel du succès de son ouvrage, puisque j'ai sous les yeux une deuxième édition, succès qui doit compenser jusqu'à un certain point ses peines et ses fatigues, pour doter l'enseignement d'un livre aussi utile et aussi populaire que le Nouveau Cours de Langue Anglaise, selon la méthode d'Ollendorff. Cette méthode consiste à apprendre à parler d'une manière facile et agréable, au moyen de la conversation. On connaissait déjà cette

méthode, mais il fallait quelqu'un pour la rendre populaire et accessible, et M. l'abbé Nantel a bien voulu s'imposer cette tâche. Ce qui rebute de l'anglais, bien souvent l'élève, ce sont les difficultés qu'il rencontre. Avec la méthode Ollendorff, toutes les difficultés disparaissent. L'élève n'a plus besoin de consulter plusieurs auteurs pour apprendre la grammaire, la traduction, la composition, il n'a qu'à suivre des exercices. Il a tout ce qu'il lui faut dans un petit volume, pour lui apprendre une langue qui lui sera indispensable dans la pratique des affaires, et cela à peu de frais et à peu de sacrifices de temps, et quand l'élève aura bien appris ce petit volume, il en saura autant que tous ceux qui voyagent à grands frais pour savoir, ou qui fréquentent la société anglaise, sous prétexte que leur éducation l'exige. Encore une fois, félicitons M. l'abbé Nantel de son excellente idée de se faire le vulgarisateur de la méthode Ollendorff dans les maisons d'éducation, et en même temps MM. Beauchemin et Valois, libraires-imprimeurs, qui ont acquis de M. l'abbé Nantel, la propriété de cet excellent ouvrage.

L. W. TESSIER.
